

Quinze

Juliette Derimay

Copyright © 2022 Juliette Derimay

Tous droits réservés.

ISBN :

PREFACE

... donner la main ... se prendre en main ... prendre quelqu'un ou quelque chose en main ... de première main ... de seconde main ... prendre la main dans le sac ... en sous-main ... les mains dans les poches ... la main sur le cœur ... se frotter les mains ... passer la main ... passer la main dans le dos de quelqu'un ... prendre son courage à deux mains ... avoir la main lourde ... avoir un poil dans la main ... les mains pleines ... les mains vides ... mettre la main au collet de quelqu'un ... de la main à la main ... remettre en mains propres ... avoir le cœur sur la main ... tenir le sort de quelqu'un entre ses mains ... tendre la main à quelqu'un ... demander la main de quelqu'un ... passer haut la main ... combattre à mains nues ... en venir aux mains ... dessiner à main levée ... mettre la main à la pâte ... prêter la main à quelqu'un ... mettre la dernière main à ... aux innocents les mains pleines ... jeux de mains, jeux de vilains ... donner un coup de main ... haut les mains ! ... mettre la main à la poche ... voter à main levée ... s'en laver les mains ... faire des pieds et des mains ... compter sur les doigts d'une main ... la politique de la main tendue ... avoir deux mains gauches ... applaudir des deux mains ... avoir les mains baladeuses ... avoir les mains libres ... avoir les mains liées ... gagner haut la main ... une main de fer dans un gant de velours ... être unis

Quinze

comme les cinq doigts de la main ... être en de bonnes mains
... passer la main ... prêter main forte à quelqu'un ... se
promener main dans la main ... balayer d'un revers de main ...
déposer une main courante ... avoir la main verte ... mettre sa
main au feu ... mettre sa main à couper...

NOTES DE LA TRADUCTRICE

- Main, le mot est en français dans le texte. Il fait référence à cet organe du corps humain situé au bout de l'avant-bras, et relié au corps par le poignet. Ne pas confondre avec son homonyme allemand Main, qui désigne la rivière qui traverse la ville de Francfort sur le Main, ou l'anglais main, qui signifie principal. Même si dans cet ouvrage, la main perdue de Blaise joue effectivement le rôle principal.

- Épissure et surliure sont des mots du vocabulaire technique maritime. L'épissure désigne un assemblage de deux bouts de cordes ou de câbles par entrelacement de leurs torons. La surliure est une ligature faite avec du fil épais sur l'extrémité d'un cordage afin d'éviter que les torons ne se séparent.

- Riflard, varlope, guillaume, tarabiscote, wastringue et feuillant sont des outils de menuiserie proches des rabots. Ils font partie des outils utilisés par Jeanne.

- Les midges également appelés moustiques des Highland sévissent en été dans cette région du monde. Ils sont particulièrement voraces et se déplacent en nuages. Leur pique

Quinze

créé des démangeaisons et des allergies chez certaines personnes sensibles. Ne se déplaçant pas rapidement, ils ont pour alliée l'immobilité et pour ennemi le mouvement.

- Le mot manchot a deux sens différents en français. Il désigne aussi bien une personne privée d'une ou de ses deux mains, bras ou avant-bras, qu'un oiseau palmipède des régions antarctiques à moignon d'aile, incapable de voler mais qui nage très bien. Utilisé dans un sens familier, voire péjoratif, manchot désigne quelqu'un de maladroit.

*... ces étranges prolongements de l'âme, ces grands
outils de chair qui servent à prendre contact avec
tout.*

Marguerite Yourcenar, *L'œuvre au noir*

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE.....	III
NOTES DE LA TRADUCTRICE.....	V
TABLE DES MATIÈRES	VIII
REMERCIEMENTS.....	I
MAL DE NUIT	1
QUINZE	8
SYMETRIE, SYMETRIE CHERIE	10
L'EXPOSITION.....	12
ALLO ?	16
UN NOUVEAU LOCATAIRE.....	19
ANITA.....	22
LE FAIT QUE	25
MARGUERITE	27
L'ETRANGER	30
ET B. EN PARTICULIER.....	33
GROS PLAN.....	36
SUR LA CARTE	39
E 15	44
AVEC UN OBJECTIF EN TETE	46
TERRE D'OMBRES BRULEES.....	49
CETTE COULEUR-LA	52

PHOTOGRAPHER.....	56
LE BLOG DE BLAISE, 14 OCTOBRE, ALGESIRAS	62
IVRESSE	65
LE BLOG DE BLAISE, 14 NOVEMBRE, SAVOIE	68
NEIGE	72
PEAU DE BOIS	75
BIBLIOTHEQUE DE SAUVETAGE	78
TA ROUTE	79
LA MANCHE.....	82
TO THE LIGHTHOUSE	86
LE BLOG DE BLAISE, 14 MARS, NORTH TOLSTA.....	91
VIGNETTES DE DISTILLERIE.....	94
LE BLOG DE BLAISE, 14 AVRIL, SOUND OF ISLAY	97
MA CHERE JEANNE	102
À PROPOS DE L'AUTEUR.....	107

REMERCIEMENTS

Aux photographes pour leurs images, en particulier Frédéric Briois et Nicolas Orillard-Demaire pour celles qui soutiennent cette histoire

MAL DE NUIT

Depuis qu'elle n'est plus là tes nuits sont insomnies
Depuis qu'elle n'est plus là, rien d'autre ne s'ouvre quand tes
paupières se ferment

Depuis qu'elle n'est plus là, tu connais son inestimable valeur
et tu regrettes, Ô, comme tu regrettes de ne pas avoir su la
protéger pour la garder auprès de toi

Depuis qu'elle n'est plus là, c'est l'autre qui s'est installée, en
conquérante

L'autre occupe désormais la place, elle s'est glissée entre les
draps encore tièdes

La douleur a emménagé dans l'absence

Sois sage Ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille

Baudelaire, souvenir d'école. Ou plutôt de lycée, il était dans
ta liste de textes pour le bac de français. En ce temps-là ce n'était
que des mots. Figures de style, contresens, non-sens, biographie
de l'auteur, date de parution, analyse, commentaire, dissertation,
plan en trois parties. Maintenant pour toi, la douleur n'a plus rien
de scolaire, elle est bien trop réelle pour rester sur le papier.

Sois sage Ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille

Ô ma douleur. Aujourd'hui c'est le Ô qui te trouble, qui te hérissé, qui te révolte. De la déférence pour la douleur ? pour la douleur que tu voudrais juste piétiner, massacrer, anéantir, faire souffrir, elle aussi, pour qu'elle comprenne, cette douleur qui t'enchaîne, te rend incapable de concevoir que l'avenir existe encore et qu'elle n'est pas déjà installée partout où tu pourrais regarder. Ta douleur n'est plus qu'un présent, elle a effacé jusqu'à l'idée de lendemain. La douleur comme une nuit qui ne céderait jamais la place, ne se laisserait chasser par aucune aube. La suite du poème, tu ne te souviens plus trop. Le soir, évidemment, comme dans les romans noirs, pour l'ambiance. Ensuite Baudelaire tutoie sa douleur, il lui parle comme je te parle. Donc « tu ».

Tu réclamais le soir, il descend ; le voici

L'ambiance maintenant, l'atmosphère. C'est le soir, pas encore vraiment la nuit. Sombre ? foncée ? obscure ? obscure ! Le mot est plus dense, plus vivant. En ville, évidemment. Les lacs, la campagne, c'étaient les romantiques, un autre chapitre pour le bac de français.

Une atmosphère obscure enveloppe la ville
Aux uns portant la paix aux autres le souci

La dernière ligne, tu t'en souviens. Avant, la nuit t'était douce, elle te portait le repos, le rêve, l'amour. Plus maintenant. Maintenant, tes nuits te portent au mieux le vide, quand les calmants réussissent à calmer la douleur. La nuit c'est délicat quand on vit avec un manque qui dévore, une absence que le temps n'a pas encore arondie. Dans ton lit la nuit, comment éloigner tes pensées de ta main, de tes os, de tes muscles, de tes tendons, de ton sang et de tes nerfs, surtout de tes nerfs, le tout balancé aux poissons par un câble qui se raidi, une épissure qui lâche, la chance qui regarde ailleurs. Amputation de la main droite à dix centimètres au-dessus du poignet. Manchot.

Définitivement. Fini le métier de pêcheur. Au début, tous autour de toi pour te soigner, te reconforter, te rééduquer, remplir des papiers. Et ensuite te laisser seul. Seul avec ta douleur, pour que tu puisses apprendre à vivre avec, pour que tu puisses te reposer, pour éviter l'accoutumance, la facilité. Pour que tu puisses apprendre à vivre sans. Comment se battre contre l'absence ? La diversion comme pis-aller temporaire, pour laisser au temps une chance de pacifier la zone du conflit.

Sois sage Ô ma douleur et tiens-toi plus tranquille
Tu réclamaïs le soir, il descend ; le voici
Une atmosphère obscure enveloppe la ville
Aux uns portant la paix aux autres le souci

Diversion donc. À contresens.

Moignon emmitouflé dans une chaussette de ski, et tu sors. Novembre. Les terrasses des cafés ont été rangées pour l'hiver, plus de chaises ni de tables, plus de paravents plantés dans des bacs à fleurs. Tu pourrais marcher sans lumière mais les lampadaires continuent à éclairer le vide et à éteindre les étoiles de leur lumière trop vive. Tes chères étoiles. Petits points qui pourraient se refléter dans l'eau du bassin, cette masse si immobile qu'elle semble solide, au mieux, visqueuse. Reflets d'étoile en pustules sur la peau de cette eau qui n'est plus de la mer, malade de son enfermement dans cet enclos en pleine ville. Eau qui souffre de sa couleur, de son odeur douceâtre de poisson pourri, de ses déchets en décomposition qui lui gangrènent la surface.

Bassin, port, mer, tous les fleuves vont à la mer. Torrents, ruisseaux, rivières et fleuves, ils ramènent toutes leurs trouvailles à leur mère. Pardon, à leur mer. Dans cette soupe de bassin qui stagne au pied du quai, il y aurait de l'eau de glacier, des fleurs d'altitude, des poils de chamois, des plumes d'oiseaux... Mais tu ne te laisses pas rêver. Dans cette eau de bassin, tu sais qu'il y a aussi des mégots, des canettes en alu, des détergents de toutes sortes, produits chimiques variés, égouts d'installations non

conformes, et surtout, du plastique, beaucoup de plastique. Parce que le plastique c'est fantastique.

Cette nuit tu te sens l'humour glacialement noir.

Tu marches sur le quai, ton moignon bat la mesure de tes pas dans son écharpe. Sous tes semelles, les coquilles de moules craquent. Plus de voitures à cette heure de la nuit, tu es le seul bruit de l'endroit. Pas discret, même si le rideau d'arbres et les volets fermés doivent étouffer les craquements pour ceux qui dorment, ceux qui se sont laissés envoûter par un écran, ceux qui s'aiment ou ceux qui calment les cauchemars du petit dans les immeubles bas du quai. Ça te gêne toi. Toi qui avais placé ta liberté et ton autonomie tout en haut sur ton échelle des valeurs, tu as dû dire adieu à ton indépendance et en plus, tu gênes. Un poids mort pour le monde. Tu dépends des médecins, des infirmières, des rééducateurs, des psychologues et de toutes les autres blouses quelle que soient leurs couleurs. Tu dépends de ceux qui t'aident à vivre tous les jours. Tu dépends de ceux qui travaillent pour que te soient versées tes aides et payés tes remèdes. Toi qui étais si fier de ton indépendance, toi qui avais réussi à couper les tentacules de tes racines lorsqu'elles avaient commencé à t'étouffer, maintenant tu te sens inutile, impuissant, redevenu un ado pataud et assisté. Te voila renvoyé à cette période de ta vie que tu pensais avoir réussi à noyer dans l'eau de mer.

Pensées sombres. Froid. Il est temps de quitter ton banc. La marche, le mouvement, ça va sûrement t'aider. Bouger, sauter comme quand tu étais petit. Une fois grand, on ne se déplace plus en courant. On court pour faire du sport, ou à la rigueur pour rattraper le bus, mais on ne court plus gratuitement, juste pour courir, comme ça. À partir de l'âge adulte, la gratuité ne vaut plus rien. Enfant, tu adorais sauter dans les flaques pour arroser les copains ou pour effacer ton reflet flottant à la surface et attendre de voir ton image se reconstruire une fois les vaguelettes fatiguées échouées sur les bords. Cette nuit dans les flaques sous les lampadaires les reflets sont en noir et blanc, en

formes, en contrastes et en valeurs. Mais pas en couleurs. Les couleurs, la lumière du soleil les garde jalousement pour le jour. Ton œil sait ça depuis presque toujours, depuis les premiers cours de dessin, bien avant l'école d'art. D'ailleurs, tu as toujours eu un petit faible pour les promesses des esquisses face au lisse figé des peintures appliquées. Souvenir encore trop vif. Plus de main, plus de dessin...

Tu marches le long de l'eau en poussant du pied les restes de repas des goélands. Angles du quai, tu es au fond du bassin, restaurant fermé, bout du port, les étals à poissons passés au jet, prêts pour la prochaine marée. Tu te détournes. À gauche, toujours le long du quai, promenade aménagée. Plus loin, la grande duchesse déchue flotte désenchantée sous ses mats nus et son pont vide, carcasse évidée, juste pour le show, pas le moindre jupon de voile pour cacher ses genoux cagneux et ses vergues décharnées. Tristesse. La nuit en sujet vivant, tu la verrais bien comme ça, en grande voilière travestie. Clinquante le soir dans son maquillage outrancier d'orangé et de roses, elle se donne en spectacle devant les murs du musée maritime. Virevoltante, jouant de ses voilettes, elle jette ses derniers feux pour jouir encore une fois du miel de sa vie, des regards sucrés de son si cher public. Puis le jour tombe. Sur la scène sombre s'agitent encore quelques machinistes blasés tandis que dans sa loge l'actrice se transforme et retrouve sa réalité. Son élasticité s'en est allée. Rides, poches, cicatrices. Et ce poil disgracieux qui n'y était assurément pas ce matin. Quoique. Sans les lunettes...

Le spectacle de ce soir se joue plutôt en bas de la passerelle et tu es le seul auditoire de cette comédie musicale. Deux chats se poursuivent et se battent autour d'une poubelle renversée. Sifflements d'intimidation, grognements, coups de griffes dans les sacs en plastique. Une boîte de conserve vide roule son tambour pour entretenir le suspense. De l'autre côté du bâtiment une voiture passe en musique de fond et un chien aboie d'une grosse voix grave de chef d'orchestre. Son apparition redoutée annonce le dénouement. Fin de la scène, le rideau tombe sur les

matous réconciliés par la peur du chien qui partent chacun de leur côté en traînant fièrement des restes de poisson.

Avec la marche, tes songeries prennent de l'élan, se poursuivent en sautillant, transitions douces et bien amenées, petits nuages de poussière qu'on soulève à chacun de nos pas sur les chemins de l'été, l'un retombant quand l'autre s'élève.
« C'est toi l'chat ! »

Des bâtiments du musée au pont basculant, tu as bientôt bouclé le tour du bassin. Les derniers bars sont fermés depuis longtemps, plus personne pour s'asseoir sur les hauts tabourets qui ont été ligotés à leurs tables. Au bord de l'eau, les deux immenses échassiers jumeaux veillent. Pattes bien droites, becs tendus tout au bout d'un long cou, ils tournent leurs regards vers le ciel en soulevant le tablier du pont quand un bateau passe à leur pied. Hérons de métal, ils montrent avec ostentation leur dédain à ces palmipèdes grossiers de tôle, de bois ou de plastique, obligés à flotter au ras de l'eau sans pouvoir prendre comme eux de la hauteur. Rafiots juste bons à se dandiner sur les eaux bleues.

Passer le pont à bascule, longer le bâtiment de la communauté urbaine, juste un bout de tournant, le boulevard à traverser, et tu seras chez toi. Tu souris. Tu reprends confiance. Ça va repartir. Autrement, mais ça va repartir. Tes lettres tracées ce matin deviennent lisibles, ta main gauche s'affermi, elle gagne en doigté et en finesse, elle relève le défi. Ça avance doucement, mais ça avance. Tu t'amuses du chemin parcouru ce soir par tes pensées, de l'âne au coq, légèreté retrouvée, comptine d'enfant.

Truc en plumes,
Plumes d'oiseaux,
Oiseaux de mer
Mer de ...

Sur le boulevard une ambulance passe. Pas de sirène, pas la peine à cette heure-ci, les lumières bleues suffisent, cinglantes,

Quinze

déchirantes. Éclairs, douleurs, accident.

Main, os, muscles, tendons, sang, nerfs.

Une vie bascule dans cette ambulance, celle d'un autre mais
comme la tienne, exactement comme la tienne.

Rechute.

Douleur.

Tes épaules se referment, ton regard se referme, tu veux juste
lâcher prise, abdiquer dans les bras de la nuit.

T'oublier.

Laisser couler.

QUINZE

Il s'évanouit. Anéanti par le vide, par sa main qui n'était plus au bout de son bras, par cette absence qui se grava en lui bien avant que la douleur ne s'installe. Entre la lisse et le support du treuil, doucement, comme au ralenti, Dédé, l'autre matelot, le vit disparaître. De retour au port, pendant que des collègues prévenus par la capitainerie aidaient à amarrer, les pompiers montèrent les premiers à bord pour venir s'occuper du blessé. Et pendant que deux d'entre eux déballaient leur matériel dans le carré, le troisième commença à poser des questions. Ce matin, à la fin du premier trait de chalut, quand Fred appelle, je sors avec B. sur le pont arrière. Fred, c'est le capitaine. Comme d'habitude, on prépare tout pour remonter le filet, les bacs à poisson, je nettoie la table pour le tri et B. s'occupe du treuil. Quasiment pas de mer, juste quelques petites vagues, temps nuageux, mais seulement des cumulus isolés, rien de mauvais comme la tempête de la semaine dernière. Je n'entends pas bien à cause du moteur, des oiseaux qui nous suivent et qui font un vacarme pas possible. Quand on doit se parler, on crie, mais ça, c'est toujours pareil. Tout se passe normalement, on bosse tous les deux comme d'habitude jusqu'à ce que j'entende un grincement bizarre, puis ce bruit sec de câble qui se tend comme une note de guitare basse qui s'étire. Un clac. Mais rien de

violent. Je ne m'inquiète pas plus que ça. Il se passe quelques secondes et quand je me retourne je vois B. tomber. Sans sa main. Une fois dans le carré, il reprit connaissance. Fred et Dédé lui tinrent le bras en l'air tout en essayant de faire un semblant de pansement du mieux possible avec ce qu'ils trouvèrent dans la trousse de secours, en suivant les conseils du médecin du CROSS qui crachotait dans la radio sur haut-parleur, volume à fond. Ils larguèrent le chalut pour pouvoir filer le plus vite possible vers le port le plus proche où ils rencontrèrent les pompiers qui attendaient sur la cale avec la sirène et le brancard. Sur le coup, je gueule comme un fou pour que Fred vienne m'aider, qu'on stoppe tout pour s'occuper de B.. Pour arrêter le treuil, je mets un grand coup de botte dans le bouton d'urgence et une fois que Fred est là, je cherche partout pour retrouver la main. C'est coupé net, ça ne saigne presque pas, je pense qu'on va pouvoir lui remettre, le recoudre, je sais pas moi, je suis pas médecin, mais un gars sans main, c'est pas possible ça, un gars sans main. Et surtout pas B., pas lui, il faisait les plus belles épissures que j'ai jamais vues, il dessinait des oiseaux... Alors je cherche partout, dans tous les coins du pont même où c'est pas possible, mais on sait jamais si le câble l'a envoyée d'un autre côté, alors je cherche, je retourne tout. Tout. Et je trouve rien. Rien. Elle est sûrement tombée à l'eau, sa main. J'ai rien trouvé. Pourtant j'ai vraiment cherché, vous savez. Ensuite Fred se met à gueuler pour que je vienne l'aider pour emmener B. dans la cabine et appeler les secours. On le porte sans le secouer et ensuite le médecin nous guide pour faire un pansement, pour l'installer, pour vérifier s'il va bien, à cause du choc, tout ça. Mais vous savez mieux que moi. Voilà. Ça s'est passé comme ça. Ce jour-là, fut son dernier jour de mer. Il débarqua sur une civière. Couché, sanglé, porté, emporté, il ne put même pas se retourner pour saluer la « Fleur des Ondes » une dernière fois. De toutes façons, saluer sans main ? À bord, il serait désormais inutile. Un poids mort. Alors que les pompiers chargeaient la civière dans le fourgon, une goutte d'eau salée s'arrêta au coin de son œil, roula sur la civière et se perdit dans les plis de la couverture avant d'avoir pu rejoindre toutes les autres larmes de l'eau de mer.

SYMETRIE, SYMETRIE CHERIE

Si on replie un humain, de Vitruve ou d'ailleurs, selon l'axe nez, bouche, sternum, nombril, sexe, il se rabat sur lui-même. Œil sur œil, dent sur dent. Et main sur main. Vu de l'extérieur, l'humain, en général, est symétrique. Pour le dessiner, il suffit de se concentrer sur une moitié du corps, sur un de nos deux bras, puis de reconstruire l'autre, par symétrie. Pas de papier calque, nos mains ne sont pas superposables, elles se correspondent, mais seulement dos à dos ou ventre à ventre.

Pour dessiner la main on commence par un croquis rapide, un carré pour la paume, rectangles et trapèzes pour les doigts. Puis on détaille les deux phalanges du pouce, ensuite la paume qui porte ses tendons sur son dos, les doigts avec des traits courbes pour le dessus des articulations, l'arrondi pour les ongles avec la petite lune qui lie la peau et la corne. Parfois on peut rajouter veines, ligaments, os, muscles, poils... Parfois les ongles sont longs, ils sont lisses, bombés, voluptueux, peints. Alors on ne voit plus la petite lune blanche entre la corne et la peau. Parfois les ongles sont ras, propres, sales, très sales, cassés, abimés, déformés, ou toutes les combinaisons possibles de ces adjectifs-là. Parfois il y a des bleus qui sont rouges, violets ou qui

tirent vers le jaune, des cicatrices blanches et des blessures vermeilles, des traits de griffes et de coupures ou des points de déchirures et de coups, des catastrophes en morse. Parfois la peau peut être élastique et douce, ridée, épaisse, tannée, flétrie, fanée, fine, tachée. Ça a à voir avec l'âge. Ça a à voir aussi avec les jours où il faut se lever le matin.

Parfois les histoires de mains sont plus tragiques. Parfois les blessures sont profondes, des doigts sont déformés, amputés, parfois ils ont disparu, en partie ou en entier. Parfois il n'y a plus de main. Alors le bras se termine en bordure de falaise sans la plage en contrebas. Et l'humain, de Vitruve ou d'ailleurs, n'est plus symétrique. À l'œil nu on sait qu'il sera singulier, l'incomplétude de son corps parle pour lui sans qu'il ait besoin d'en parler. Parfois on est mal à l'aise devant ce moignon-patte, devant ce bras-sabot qui gifle avec une violence animale le mépris que l'on a de nos dextérités, dans le confort insouciant de nos symétries quotidiennes.

L'EXPOSITION

Hier, j'ai passé ma journée à regarder des gens regarder mes photos. Dans les moments de creux, je rêvassais, mes pensées sautillaient d'une idée à l'autre comme on traverse un ruisseau de pierre en pierre. Observer les gens, guetter leurs réactions, repenser aux images, aux moments des prises de vues, où, comment, avec qui. Certains souvenirs me faisaient sourire, des sensations qui ne se lisent pas dans les infos techniques des fichiers images. Froid, chaud, mouillé, faim, odeurs, bruits, paroles, morceaux de phrases, musiques. Les repas aussi, les copains, les galères, les histoires de matos, les anecdotes et surtout, les émotions qui font continuer, celles qui mettent de la buée sur l'œilleton. La beauté.

Et puis un raclement de gorge ou un trop long moment de calme me ramenaient ici, sur ma chaise en plastique au milieu des images sagement immobiles, silencieuses et inodores sur leurs grilles vêtues de noir. En deuil de la vie qu'elles avaient figée.

Entre la lumière du dehors et le sombre de la salle, le sas de la grande salle de la communauté urbaine faisait office d'objectif. Mais peu de volontaires pour profiter de cette astucieuse allégorie. Pour ce début d'automne qui étirait l'été, le temps était

au sud, et les visiteurs potentiels avaient préféré aller voir la mer plutôt que de vagues photographes et des marées d'images. Même les exposants auraient préféré être dehors. La plage faisait tentation, parce qu'il faudrait ensuite attendre longtemps pour poser des yeux affriolés sur une surface de peau plus étendue que celle d'un nez gelé et de pommettes rougies par le froid. Pourtant on l'avait voulue cette expo !

Pour la fête de la mer, chacun a rassemblé ses meilleurs fichiers du port et de la ville. Ensuite, on a passé des heures engourdies, le rouge aux yeux et la souris crispée sur les curseurs pour avoir les meilleurs rendus tout en restant loyaux envers nos sujets. Ensuite l'émotion du papier, quand l'image reviens dans le même monde que nos corps par le bout de nos doigts. Passe-partout et cadre, chemise blanche et robe de soirée. Une dizaine de mes photos sont accrochées aux grilles, attendant les yeux qui vont les effleurer, les détailler, les admirer, les aimer ou marcher à côté avec indifférence. J'ai donc passé ma journée à regarder des gens regarder des images, les miennes en particulier, parce que ce sont celles qui me parlent à l'oreille.

Au début, j'avais sorti un bouquin, sans parvenir à me concentrer. Je lisais un paragraphe, mais n'aurais pas été capable d'en donner seulement l'idée générale. Et puis quelqu'un est venu me tirer de mes rêvasseries pour me demander timidement si je connaissais celui ou celle qui avait pris la photo là-bas, celle du chalutier qui rentre au port. Une de mes images. C'était une journée de grisaille, il avait plu toute la matinée et en début d'après-midi, enfin l'espoir d'une éclaircie. J'ai un petit faible pour les éclaircies, pour la densité de leurs lumières. Elles donnent une ambiance à l'image, une épaisseur, une texture, elles racontent une histoire. Et ce jour-là, justement, ciel bien sombre et coup de soleil dans un puit de nuages, le bateau qui rentre au port, l'équipage qui manœuvre, complètement rincé par un temps de chien et la nuit en mer : je tenais la belle photo, celle qui raconte.

Dès qu'il m'a abordée, j'ai été intriguée. Il devait avoir une trentaine d'années, les épaules larges, les cheveux courts de celui qui ne veut pas perdre le temps du peigne. Jeans, veste fourrée de marin et grosses bottes. Le visage hâlé et un peu ridé par la vie au froid, au vent et à l'eau, une main dans la poche et l'autre, large, calleuse et ponctuée de cicatrices plus claires. Pas vraiment le genre à trainer dans les expos. Il ne savait pas très bien quoi faire pour ne pas avoir cet air gauche de gros crabe égaré dans un ballet de crevettes. Il n'osait pas continuer, poser une autre question. Tomber tout de suite sur la bonne personne, ça l'embarrassait, il n'avait pas prévu que les choses se passeraient comme ça.

J'ai d'abord pensé qu'il était docker à cause de la carrure. Et puis non, ça ne collait pas. La démarche coulée, souple et attentive, le regard toujours aux aguets, le blouson qu'on trouve à la coopérative maritime au rayon pro, j'avais affaire à un marin. Restait juste à savoir s'il était à la pêche ou au commerce, pas d'odeur pour me renseigner, il sentait juste le propre. On s'était déplacés devant la photo tout en accumulant les banalités. Après les considérations d'usage sur la météo, et la grève en cours chez les dockers, il y eut un petit silence et il reprit :

À la pêche, on nous aime pas trop non plus. On dit qu'on détruit les fonds avec les chaluts, qu'on assassine les dauphins et les oiseaux pêcheurs qui se prennent dans nos filets. Qu'on ne sent pas bon. Alors que la plupart des gens qui disent ça sont quand même bien contents d'ouvrir une boîte de sardines ou de manger une bonne petite sole. Ce métier, je l'ai choisi, je n'en ai pas hérité. Je sais ce que vous pensez, il faut être fou pour décider de faire ce boulot-là, pour décider d'avoir toujours froid, d'être trempé en permanence, loin de chez soi et des gens qu'on aime. Quand on revient à terre, on est crevés, on se sait plus rien de l'actualité, des choses dont tout le monde parle, on passe pour des sauvages, parfois même pour des idiots. Quand on rentre, on est content de rentrer, on a plein de projets, plein d'idées de choses à faire, de gens à voir. Mais très vite, il faut qu'on reparte,

c'est plus fort que nous. On peut pas l'expliquer.

Après un long silence, il m'a regardée droit dans les yeux. Sa timidité s'était effacée.

Elle est très belle votre photo. Je ne sais pas si je peux vous demander ça, j'aimerais vous l'acheter, mais ça dépend quand même un peu du prix... Vous voyez, c'était mon bateau. Je suis resté trois ans à bord, alors, ce serait un souvenir. En plus, là, on rentre au port. C'était l'hiver dernier. Depuis la « Fleur des ondes » a été repeinte en vert, sans la bande blanche au-dessus de la flottaison. Et puis, derrière, le phare du bout de la jetée, on voit la plage, les oiseaux qui viennent quémander dans le sillage. Je suis de dos, là, sur le pont, avec le bonnet bleu. Et on voit bien les copains, Dédé en ciré sale, avec le mégot, qui prépare les aussières pour l'amarrage et le patron, Fred, qui passe la tête par le hublot pour l'engueuler. Dédé, il était tellement lent que ça énervait toujours tout le monde. Alors, lui, il en rajoutait, juste pour les taquiner. Parfois, ça dégénérait, d'ailleurs. Enfin, voilà, ce serait vraiment bien pour moi d'avoir un beau souvenir du bateau.

On a encore discuté un peu, convenu d'un rendez-vous pour qu'il vienne récupérer le tirage que je lui faisais au prix du cadre, émue par son histoire et heureuse, presque flattée qu'elle lui plaise tant. Au moment de se séparer, en plus d'un sourire immense, il m'a tendu la main gauche avec un petit mouvement d'épaule et un coup d'œil pudique pour l'extrémité de son bras droit, restée dans la poche de la veste.

Désolé, je vous tends la gauche, je sais bien que ça ne se fait pas, mais ma main droite est restée sur ce bateau, dans cette poulie-là, à bâbord derrière le treuil. La pêche, la mer et les bateaux, pour moi, c'est fini, alors votre photo, ... ça me touche beaucoup, ça me fera un souvenir. Merci.

ALLO ?

Sonnerie. Pas une chanson connue, un morceau classique ou un truc à la mode, c'est une vieille sonnerie de vieux téléphone anonyme. Souvenir du temps où on était attaché au combiné par un fil, attaché lui-même au mur par un fil. Et ainsi de suite, de fil en fil, jusqu'à celui qui appelait. Blaise sort le portable de sa poche, il essaie de balayer le bas de l'écran pour prendre l'appel. Le pouce de sa main valide s'étend et s'étire mais ne va pas assez loin. Échec de l'appel. Il aurait fallu qu'il pose le téléphone sur la table pour avoir le doigt plus libre, ou qu'il le bloque avec son moignon contre son torse comme il le fait pour beaucoup d'autres choses. Mais il n'a pas encore rangé ces gestes-là parmi ses réflexes. Manque d'entraînement, d'expérience, d'habitude... Blaise est un petit nouveau dans le monde des gauchers contraints, des manchots. Il fait encore des rêves de valides. La nuit, quand la douleur s'en va voir ailleurs, sa main revient. Parfois. Discrètement.

Franck, est assis en face de lui, de l'autre côté des deux verres de bière que la serveuse de la brasserie de la gare vient de poser sur la table en faux bois.

-- T'as qu'à rappeler !

-- Non. C'est ma sœur. Si elle a vraiment quelque chose à me

dire, elle a qu'à laisser un message. Elle téléphone pour elle, pour se rassurer, pour se dire qu'elle s'occupe de son pauvre frère handicapé. Elle a besoin de se sentir irréfutable.

Blaise prend son verre et regarde les bulles monter dans le liquide, l'épaisseur de la mousse se rétrécir, il essaie de rassembler ses idées pour expliquer ça à Franck. Pas expliquer sa sœur, ce serait trop long à développer, son train va bientôt arriver. Non, plutôt le téléphone, le stress du téléphone depuis qu'il n'a plus qu'une main. Ça a commencé à l'hôpital, lové dans le désespoir et la douleur, dans un autre monde, plus haut ou plus bas, ou à côté, mais pas le même monde que celui des autres. Le téléphone et sa sonnerie venaient le chercher là où il s'était réfugié, au pays calme des calmants. En voulant communiquer avec lui, les autres conféraient à sa vie une valeur que lui-même lui refusait. Pour répondre, il fallait se relever, se tenir droit, parler, raconter, parfois même sourire, rassurer, avoir une voix ferme. Le pire c'était avec sa sœur qui venait « prendre le pouls » tous les matins. Référence médicale... Toujours pleine de tact, sa sœur. En plus, prendre le pouls suppose un contact des doigts sur le poignet, une chaleur, parfois une certaine douceur, au moins une attention. Même si une fois les chiffres annoncés, la professionnelle s'en lavait les mains avec ce gel hydro alcoolique dont l'odeur, la couleur lavasse et la consistance sirupeuse engluent tout.

Une gorgée de bière.

À l'hôpital, tout dans son smartphone le dégoutait, l'écran lisse quand tout était devenu infranchissable, fuyant, cassé et bancal. L'écran du sien particulièrement, ultra moderne, cadeau de Noël de sa sœur, encore elle, pas de bouton, une seule prise, rien pour se raccrocher, l'insulte du calme tranquille au milieu de son chaos. Ce téléphone soi-disant sans fil, mais qu'il fallait quand même charger avec cette prise trop petite et trop difficile à enfoncer, toujours mal placée quand on est allongé, avec juste une moitié du corps opérationnelle et occupée en permanence à ne pas réveiller l'autre côté... Et ce réflex qui le faisait grincer à défaut de pouvoir hurler, ce réflex de l'autre main, celle de

d'habitude qui s'avance pour déverrouiller et qui s'arrête à mi-chemin, quand les yeux se posent sur le moignon, sur le pansement, sur les tuyaux remplis d'une humeur pâle qui en sortaient encore dans les premiers temps. Mais surtout il s'en voulait à lui de se laisser dicter sa loi par une sonnerie, par cet asservissement du « peut-être que c'est important, que je vais manquer quelque chose... ». Dégout d'être assujéti à une ancienne échelle de valeurs alors qu'il aurait voulu être en train de fixer les barreaux d'une nouvelle.

-- Maintenant, je refuse le claquement de doigts de la clochette. Je préfère que les gens me parlent par écrit. Comme ça j'ai le temps de me préparer, je les écoute en les lisant quand je suis prêt. Je sais, parler et écouter par écrit, c'est un vocabulaire bizarre, mais pour les SMS, j'ai l'impression que la pratique a devancé la théorie : ce n'est pas de l'écrit, même si on le lit, c'est du parlé-écrit, un entredeux qui ...

Sonnerie. Une vieille sonnerie de vieux téléphone anonyme. Mais en version moderne, avec un nom sur l'écran. Blaise se lève.

-- Ma sœur. Je reviens, il n'y en aura pas pour longtemps. Juste voir ce qu'elle veut, elle doit être vexée que je n'aille pas chez elle...

Allo ?

UN NOUVEAU LOCATAIRE

La serrure est quasiment neuve, on l'a changée il y a un mois ou deux à peine. C'est une serrure moderne, on peut ouvrir la porte d'une seule main, juste la clé, pas de poignée, c'est beaucoup plus simple. Et ça fait des clés beaucoup plus petites ! Regardez, sur le trousseau, la plus grosse clé c'est celle du local à poubelles, il faut tourner la clé et tirer sur la poignée en même temps, c'est bien plus compliqué, il faut ses deux mains. Le locataire d'avant était manchot par exemple. Je dis pas du mal hein, je dis pas qu'il était manchot parce qu'il savait pas faire les choses, c'est juste qu'il a eu un accident et il n'avait plus qu'une main. Eh bien pour le local à poubelles, il ne savait pas ouvrir la porte. Donc plus de poignée ici. Même si je trouvais ça joli les poignées qu'on avait, en porcelaine, comme c'elle de la porte d'en face. Ça donnait un petit côté ancien. Mais bon je dois vous ennuyer avec toutes mes histoires.

Donc dans l'entrée, vous avez ce petit meuble pour les chaussures et le porte-manteaux derrière la porte. Pour le mobilier, pas de chichis et pas de fanfreluches, c'est pratique et solide, vous n'aurez pas de soucis avec. Donc l'étagère pour les chaussures. Ensuite la cuisine. Tout ce qu'il faut, évier, frigo, la gazinière avec le four en dessous si vous voulez faire des gâteaux, le chauffe-eau s'allume ici. Pas de lave-vaisselle ni de micro-

ondes, si vous en avez un de micro-onde, vous pouvez le brancher ici, il y a une prise. La vaisselle est dans le placard du haut, les casseroles en bas et les couverts dans le tiroir. La vaisselle il y a tout ce qu'il faut, mais c'est un peu dépareillé, le locataire d'avant après son accident il a dû s'habituer avec une seule main et en plus la gauche, alors il cassé pas mal de vaisselle et il a pas retrouvé exactement la même qu'avant pour compléter quand il est parti. Bon, mais une assiette, c'est une assiette, hein.

Ici le séjour, c'est très calme ça donne sur l'arrière, il y a très peu de passage. Le canapé, vous pouvez le déplier si vous avez des amis qui viennent passer le week-end. Il n'y a pas la télé, mais vous avez la boîte dans le couloir pour pouvoir regarder internet. Le code est écrit en dessous. Ça marche très bien internet ici.

À côté la salle de bain avec les WC. Vous avez la douche et le lavabo, pour l'eau chaude, c'est dans la cuisine, c'est un seul chauffe-eau pour tout l'appartement. Le rideau pour la douche est tout neuf, j'ai pris avec des carrés, parce que je sais que les fleurs moi j'adore ça, mais ça plaît pas à tout le monde. Il y a le tout à l'égoût, mais ça veut pas dire qu'on peut jeter n'importe quoi dans les toilettes, hein, pareil pour la douche, si c'est bouché ce sera à vous de voir ou de trouver un plombier. Voilà pour la salle de bain, l'aération, c'est automatique, ça marche avec la lumière, comme ça on oublie pas de la mettre en marche, ni de l'éteindre.

Et enfin la chambre, vous voyez, y'a la place, là c'est pour ranger vos affaires. Pour le lit, les draps ne sont pas fournis, si vous en avez pas, ils en vendent au Carrefour juste derrière, dans le centre commercial. Le matelas est presque neuf, vous verrez, on dort très bien dedans, le locataire d'avant était très content. Bon, il avait une copine mais elle venait pas souvent, elle travaillait sur les bateaux, comme lui d'ailleurs, donc vous verrez, il y a peut-être un coté qui a plus servi que l'autre. Enfin vous verrez hein, vous ferez comme vous voulez.

Bon ben voilà, on a fait le tour. Reste plus qu'à regarder ensemble les chiffres pour l'eau et l'électricité et je vous laisse les clés, c'est chez vous maintenant.

Le locataire d'avant ? Non il est pas parti parce que ça lui

Quinze

plaisait pas ici, il est parti vivre chez sa copine, vers Saint-Malo je crois. Elle était sympa sa copine, elle venait de temps en temps chez lui avant qu'il perde sa main. C'est beau la Bretagne, j'avais prévu d'y aller en vacances avec ma sœur l'an dernier et puis elle a été licenciée alors on a annulé parce qu'elle a retrouvé un autre boulot et au début on a pas de vacances, enfin vous devez savoir ça, je vais pas vous embêter avec mes histoires. Hein....

ANITA

L'ambiance est au film noir. Nuit, lampadaires chétifs, imperméables, reflets dans les flaques d'eau irisées de gasoil et cigarettes dont la fumée s'oublie une fois passée la digue du chapeau mou. La date du départ est toujours fixée à l'avance. Qu'importe pour l'armateur les horaires de marées et ceux des écluses qui font lever les enfants au milieu de la nuit pour aller dire au revoir à papa. En plus aujourd'hui, il pleut. Une pluie de Saint-Malo en fin d'automne, une petite pluie fine et humide qui s'insinue et finirait par diluer tout, absolument tout jusqu'aux bonnes résolutions. Pourtant, elles sont toutes là sur le quai. Épouses, sœurs, mères, copines, avec les mains dans les poches ou sur le manche du parapluie, les poussettes ou toujours cet œil attentif quand un petit pied intrépide s'approche trop de l'eau noire et vorace du bassin. À bord il y a les hommes, avec cigarettes mais plutôt bonnet que chapeau mou. Tant pis pour le film noir. Finalement, ils se disent même que c'est pratique la pluie, ça permet de masquer, si nécessaire, les émotions qui débordent au coin des yeux. Les manœuvres font diversion, les amarres sont larguées, ravalées par le bateau qui redevient un monde à lui, détaché de la terre. Dédé, La Dose, Trois-tours, le Gamin, ils sont tous sur le pont à se remplir d'une silhouette vague dans un grand manteau et sous un parapluie, en trouvant

que le froid, ça pique drôlement les yeux cette nuit... Anita, elle, est restée en bas, à la machine. Il fait chaud, c'est presque rangé, à part cette fuite sur le circuit de refroidissement réparée en catastrophe dans l'après-midi et qui a laissé quelques outils sur l'établi et une poubelle remplie de chiffons sales. Cric, son second a laissé sa veste au porte-manteau avec son vrai nom, Christophe, écrit bien propre au marqueur sur le col. Anita n'a pas besoin d'être dehors pour savoir comment ça se passe, la sortie du port. C'est sa troisième campagne à bord. Plus personne à qui dire au revoir et comme ça, elle n'aura pas à saluer le représentant de l'armateur avec qui elle s'est encore accrochée hier sur les tonnages et les horaires d'astreinte. Quitté le quai de Terre-Neuve, ils feront demi-tour dans le bassin avec encore quelques gamins qui courent sur le quai en agitant la main, passage du pont à bascule avec les voitures arrêtées et les conducteurs déjà excédés par l'attente avant qu'elle n'ait commencé. Ensuite ils seront dans le bassin Vauban. Une gorgée de café tiède en pensant à tous ceux qu'elle a bu à la capitainerie ou dans des verres salés par la vaisselle à l'eau de mer, sur son bateau à elle, posé la semaine à côté du ponton pour faire chambre d'étudiante, quand il fallait se lever le lundi matin après un week-end en amoureux à Chausey avec B. pour aller en cours à l'école de la Marine Marchande, la course en se tenant par la main dans les escaliers humides de la vieille ville avant de rentrer dans le bâtiment en laissant la porte se refermer derrière eux en claquant. Tous les cafés qu'elle a bus avec lui ensuite à Dunkerque, quand il avait encore deux mains à poser sur le mug pour les réchauffer, avant que tout le monde ne l'appelle Blaise et qu'il ait perdu son étincelle, qu'il ait tellement changé. Avant que vos liens ne finissent par sécher comme des algues sur le sable, avant que vos sillages ne se séparent. Cette nuit, le grand bateau vert traversera le bassin à petite vitesse, en attendant que les trois feux rouges de l'écluse basculent au vert. Il prendra le premier sas, celui de 3h14. À ce moment-là quand même, il faudra bien qu'elle passe la tête dehors, pour vérifier que l'amarrage se passe bien et que tout est prêt pour sortir par le chenal qui passe si près du phare du Grand Jardin. Dans l'écluse

Quinze

il y aura toujours les retardataires qui quitteront le bateau ou qui embarqueront, les clés de voiture emmenées par erreur lancées du pont au quai et la cartouche de cigarettes qui fait le trajet inverse. Il y a toujours des mains qui se caressent puis s'agrippent, avec les doigts qui essayeront de garder le goût de l'autre main le plus longtemps possible. À ce moment-là, Anita regardera ailleurs.

LE FAIT QUE ...

Note de lecture : Lucy Ellman, *Les lionnes*, traduction Claro,

le fait que la nuit tu rêves que tu es ambidextre,
le fait que sans main droite tu ne puisses plus te couper les
ongles de la main gauche,
le fait que ton moignon ne rentre pas dans ta narine quand
tu essaies de te gratter le nez,
le fait que tu dois poser la brosse à dents sur le bord du
lavabo pour y mettre le dentifrice,
le fait que tu dois poser le livre pour pouvoir le feuilleter,
le fait que tu ne peux pas ouvrir la porte du local poubelles
puisque'il faut tourner la clé et tourner la poignée en même
temps,
le fait que tu ne tapes plus aussi vite sur le clavier de ton
ordinateur,
le fait que tu ne peux plus tenir l'oignon pour l'émincer
finement,
le fait que tu es désormais inutile sur un bateau de pêche,
le fait que les gens te trouvent impoli au moment de saluer
quand tu tends la main gauche et pas la droite,
le fait que les appareils photos sont tous faits pour les
droitiers,

Quinze

le fait que tu ne peux plus attraper correctement les emmerdeurs par le col pour leur expliquer comme il faut qu'ils sont des emmerdeurs,

le fait qu'on te propose de couper ta viande,

le fait qu'on ne te propose pas de couper ta viande,

le fait que les douleurs fantômes existent plus souvent que les fantômes,

le fait que tu ne peux plus faire de surliure ni d'épissure,

le fait que tu ne peux plus applaudir quand c'est beau,

le fait que ça ne sert plus à rien d'apprendre à jouer de la guitare,

le fait que tu ne peux plus dessiner,

le fait que tu ne peux plus peindre,

le fait que tu peux encore t'abrutir de lecture,

le fait que tu peux encore te prendre une bonne biture,

le fait qu'elle avait deux seins et toi une seule main,

le fait que tu n'as plus qu'un demi-avenir,

le fait que tu ne t'aimes plus qu'à moitié.

Et parfois plus du tout.

MARGUERITE

Marguerite a commencé par lire le livre de Lucy Ellman en anglais, évidemment. Puis elle a lu la traduction de Claro, par curiosité, pour voir comment il allait bien pouvoir s'en dépêtrer de tout ça. À plusieurs reprises au cours de sa lecture, elle a émis de longs sifflements sur une jolie tournure ou un passage délicat parfaitement négocié, et donc, une fois la version française refermée sur la dernière page, elle a envoyé un petit mot au traducteur pour le féliciter.

Marguerite sait de quoi elle parle, quand elle félicite un traducteur. Déjà plusieurs dizaines de bouquins avec son nom en tout petit sur une des premières pages, en dessous de « traduction ». Elle sait que chaque histoire reste un défi, un vrai travail, un investissement total. À chaque fois, c'est un projet dans lequel elle plonge tout entière et toute nue, un projet qui la mange avant de la recracher encore plus mince, mais avec un sourire immense qui lui traverse le visage de quenotte en quenotte, d'une rive à l'autre de ses vaguelettes de cheveux blancs. La satisfaction d'avoir su ajuster ses mots à elle aux idées d'une autre ou d'un autre, dans une autre langue, une autre culture, un autre monde. Mais elle sait les batailles qu'il faut mener pour en arriver là. Les doutes, les doutes et les doutes. Le temps. Elle sait la chance qu'elle a eu d'avoir un autre métier à

côté qui lui permettait de se donner le temps. Qui lui prenait son temps aussi, mais bon, aujourd'hui elle a décidé de ne regarder que le bon côté des choses.

La traduction, ce n'est pas toute la vie de Marguerite, c'est plutôt sa double vie, le polar comme passion l'été à la montagne. La profession, c'était chez un éditeur jeunesse, à Paris. Alors évidemment, les polars, surtout s'ils étaient bien noirs, elle les gardait pour les vacances et après les heures de bureau. Maintenant qu'elle est à la retraite, les polars, c'est tout le temps. Mais elle a gardé le rythme malgré la retraite, au moins pour ses transhumances, l'été à la montagne, et l'hiver à Paris. Il n'y a pas d'autre chauffage que la cheminée dans son chalet des Alpes et à son âge, elle apprécie quand même un peu de confort. Mais là, c'est bientôt l'été, elle commence à penser au départ. D'autant plus que depuis un moment, elle héberge Blaise dans son appartement parisien pas si grand. Il a beau se faire tout petit, silencieux et transparent...

Marguerite connaît Blaise depuis longtemps, depuis l'école primaire où on lui servait encore son prénom de l'état civil, celui qu'il a toujours détesté, puis elle l'a appelé B. et maintenant Blaise. Elle a tout suivi, elle était la voisine à deux chalets d'intervalle quand il vivait avec sa famille dans cette vallée de Savoie. La voisine des livres. Tous les classiques, il les a empruntés chez elle, les polars, les BD. Les livres étaient son autre monde. Quand il a quitté sa famille il est passé par chez elle. C'est Marguerite aussi qui lui a appris le décès de son père, le déménagement rapide de sa mère qui a toujours détesté la montagne, tout comme la mer, la campagne, enfin tout ce qui n'était pas la capitale. Elle a suivi aussi sa vie d'homme, Marguerite, des petits mots, des photos, des visites avec ses conquêtes du moment, puis avec Anita. L'été dernier, ils avaient passé une semaine ensemble, entre balades et jardinage. Alors quand Anita l'a appelée, qu'elle lui a dit qu'elle et Blaise étaient séparés, qu'elle se sentait coupable, que c'était difficile, qu'elle ne se supportait plus de l'avoir laissé alors qu'il avait besoin de soutien, mais qu'elle avait son embarquement, que lui ne voulait plus voir la mer, et qu'elle sans la mer elle aurait fini par devenir

silencieuse. Ça l'a secouée, Marguerite, qu'Anita utilise ce mot là, silencieuse. Un peu plus et elle se mettait à pleurer elle aussi de l'autre côté de la conversation.

Alors elle a proposé à Blaise de venir se blottir dans les livres, faire une pause chez elle et laisser venir les choses, que ça finirait bien par émerger, mais qu'il fallait du temps. Elle lui a offert ce temps. Avec lui-même et aussi un peu avec elle, parce qu'elle aime bien parler aussi, Marguerite, surtout parler de livres. Et même avec une seule main, Blaise saurait parler des livres, peut-être la relire, l'aider dans ses traductions puisque l'anglais est désormais la langue de la marine. Ils devaient passer un mois ensemble, ensuite elle partirait, lui laisserait les clés, le levain à nourrir, la plante verte à arroser et la chaleur parisienne à supporter tout l'été. Ensuite on verrait.

L'ÉTRANGER

Dans les villes tu es un étranger, quel que soit le pays, même celui de ton passeport. Pas les trucs, pas le rythme, spectateur égaré dans la mauvaise salle. Aujourd'hui tu es tout seul, personne pour t'attendre au bout du quai, pour attirer ton attention sur autre chose que sur la ville, sa gueule grande ouverte qui avale tout, mâchouille et recrache. Ou garde un moment un petit bout de vie, coincé entre deux immeubles.

À la descente du train, le bruit s'installe. Valises à roulettes, cris, sonneries, appels, conversations portables, chocs, grincements, déchirements et essoufflements du train à l'arrêt. Odeur de pisse, odeur de sale, odeur de chaud, odeurs poisseuses. Poussé par le passager de derrière, attiré par le vide laissé par le passager de devant, les premiers pas sur le quai sont faciles, un fleuve de valises, de sacs et de corps en mouvement se dirige vers la gare. Il te suffit de te laisser aller, te laisser emporter. Pas possible de lutter de toutes façons, d'ailleurs personne ne lutte, unité de but. Bille de flipper lancée par le ressort de la foule. Au bout du quai, le flux se perd, la gare est un delta, tu te fourvoies entre les îles trop hautes, les contre-courants violents, les tourbillons perfides, tu es au milieu du chaos, du bruit et de la fureur. Chocs, saccades. L'immobilité est bousculade, le mouvement est faufilement. Tu es coquillage au

milieu des saumons dans les rapides. Albatros au milieu des pigeons. Regarder en bas où tu marches, regarder en haut où tu vas, strabisme divergent. Trop vite, trop de choses à intégrer, à digérer, haut-le-cœur. Vertige. Panneaux bleu foncé avec l'écriture SNCF blanche. Accumulation d'informations jusqu'à la nausée, surexposition. Sortie boulevard ... Sortie rue ... Metro. Ligne avec chiffre. RER. Ligne avec lettre. Consignes Point rencontre. Halls. Quais. Grandes lignes. Banlieue. Écrans. Arrivées en vert. Départs en bleu. Information. File d'attente. Tu cherches la sortie. La sortie-tout-court, l'air, le ciel. Enfin, un alignement de portes vitrées, un auvent pour les jours de pluie, une ligne de taxis et derrière, une grande place, une grande horloge, une grande mare à voitures avec au centre un îlot à piétons. Klaxons. Valises à roulettes. Parvis, escaliers, rue. Sur le trottoir ça va un peu mieux, goudron pour piétons, goudron pour voitures, mais séparés par des marches, chacun son altitude, à dix centimètres près. Quel que soit le sol, un pas reste un pas. Tu avances tendu, crispé, recroquevillé, trotinettes, grasses lignes blanches sur le goudron des voitures, les gens en face présents à leur vie intérieure mais pas à leur enveloppe extérieure. Les trotinettes ont remplacé les valises à roulettes, les rires gras d'une bande de gamins assis sur le dossier d'un banc, les cris d'une mère dont le rejeton s'éloigne, les voitures canalisées par des écluses rouges et vertes. Et puis des arbres. Des troncs, régulièrement espacés, tous du même âge, tous coiffés de la même façon, tous habillés de la même façon, mais des arbres. Tu t'approches de l'écorce, usée, râpée, frottée, entourée de chaine antivol pour motos, mais de l'écorce. Tu souris. Solidarité des déracinés posés sur le goudron. Ensuite il y a le grand pont sur le grand fleuve. Sur l'eau ton regard porte loin, au-delà du pont suivant, et au-delà du pont suivant, presque au-delà des ponts. Ligne d'horizon de ville, coincée entre des berges domptées, rythmée par les ponts, captives. Traversée en pointillés d'un nœud de rues en carrefour. Bonhomme vert, marche. Bonhomme rouge, attente. Pas de bonhomme, hâte anxieuse. Et devant, derrière la grille, un jardin. Allées d'une pâleur d'enfant chétive, verdure au carré, herbes folles

Quinze

étiquetées, potager en vitrine de musée. Et de chaque côté, une allée sous les arbres, des bancs. De l'ombre, de l'air, moins de bruit. Tu t'assieds, poses ton sac entre tes pieds, l'ouvres et sors un livre. Tu commences à lire, « Comment je suis devenue un arbre ».

ET B. EN PARTICULIER

Je suis mort. J'en suis convaincu maintenant. Ça fait trois jours que je suis là, que je n'ai pas faim, pas soif, pas froid alors que les nuits sont encore fraîches en ce début de printemps et surtout je n'ai pas mal, malgré un bras dans le dos, les jambes qui font un angle étrange avec le reste du corps et le crane plus vraiment rond. Personne n'est venu me chercher, ou personne ne m'a trouvé. Et c'est mieux comme ça. Je ne me suis pas suicidé, puisque je n'avais rien planifié à l'avance. Cette balade, ça devait être juste une balade de jeune retraité. Simplement, quand le mont Pourri a voulu jouer au plus fort, je l'ai laissé gagner, je ne me suis pas débattu, je ne me suis pas accroché aux racines et aux pierres à m'en arracher les ongles comme j'aurais pu le faire avant. J'ai lâché prise.

J'avais lu quelque part que lorsqu'on meurt, on revoit sa vie. Ça doit être vrai, je repense à mes enfants. Pas à ma fille, elle s'est effacée toute seule en grandissant, sage, gentille, bien élevée. Superficielle. Comme sa mère. Non, je pense surtout à B. Je sais que maintenant qu'il a perdu sa main, tout le monde l'appelle Blaise, mais je l'ai toujours appelé B. et je vais continuer, parce que le prénom qu'a choisi sa mère m'a toujours paru ridicule, et d'ailleurs, tout le monde a suivi. B. juste son initiale.

Lui n'a jamais été un gentil garçon. À la fois rugueux et glissant comme une anguille. Quand il est parti il m'a dit que c'était déjà assez difficile de porter mon nom, qu'il ne voulait plus que je finance sa vie, que c'était de l'argent sale, qu'il sentait le sang, la décision lâche, le compromis de marécage... Pour l'argent sale et le sang, il avait raison plus qu'il ne s'en doutait. Quand les incidents des rapports avec des dates falsifiées dans les contrats avec l'Égypte est sorti dans la presse, il m'a même dit qu'il ne voulait plus être obligé de me voir, de me devoir quoi que ce soit. Je ne l'ai donc jamais revu, mais j'ai toujours parfaitement su ce qu'il faisait et où il était. Question de prudence. Un peu aussi de curiosité.

C'est là qu'il est parti et qu'il a tout inversé dans sa vie, de la montagne à la mer, des études artistiques au métier de matelot, du confortable cocon familial à la vie en solitaire.

Je pense qu'il n'a jamais rien su de précis, mais qu'il a bien senti que je n'y étais pas pour rien dans tout ça, dans ces affaires dont on ne parle pas, qu'on se contente de dénoncer dans la presse des fouille-merdes. Avec son accident, quand il a perdu sa main, il a dû avoir du temps pour réfléchir, à l'hôpital et après. Il n'est revenu voir sa sœur que lorsque j'étais en déplacement. Et sans le dire à sa mère. Il allait chez cette vieille folle de Marguerite, la voisine. C'est vrai que je n'ai rien fait pour arranger les choses. Au contraire même... Pourtant je ne l'ai pas déshérité. J'aurais dû. J'ai été faible, j'ai cédé à ma mère alors qu'elle n'en aurait jamais rien su...

Maintenant que je suis mort, il va apprendre beaucoup plus de détails dans la presse, si toutefois il lit la presse. Un homme soupçonné présumé mort reste un homme soupçonné. Je ne suis plus très sûr de mon attitude vis-à-vis de mon métier, actes manqués, convictions, soif de pouvoir, ordres d'en haut, ce qu'on pense que les autres veulent de vous, griserie du succès, argent, carrière, victoires... Quand j'ai emmené la famille vivre à la montagne et que je faisais les allers-retours à Paris, aucune des raisons n'étaient avouable. Officiellement c'était pour les protéger, pour les éloigner des retombées toujours possibles de

mon métier, mais surtout pour éviter que B., qui grandissait, ne mette trop son nez dans mes affaires. Et puis il y avait Dorothée... Même si ça n'a pas duré bien longtemps notre relation, je serais malhonnête si je le niais. Ce n'est plus le moment d'être malhonnête, quand on est mort. J'ai même parlé de la pollution, de l'air de la montagne, des vraies valeurs... Quel hypocrite !

Et maintenant je suis là, j'hésite, même si mon avis ne changera pas grand-chose à quoi que ce soit. Puisque je n'ai plus la main sur rien, je peux me permettre un peu d'humour noir. Je ne sais pas si je préfère rester disparu, ou qu'on me retrouve, qu'on m'enterre, qu'on me fasse une jolie cérémonie avec drapeau et discours émouvants du ministère, des autorités reconnaissantes de mon dévouement si discret. Finalement, je crois que je préférerais presque la cérémonie aux animaux de la forêt, aux bestioles de toutes tailles, qui ont déjà commencé à me consommer d'ailleurs. Même si le retour aux sources, l'écologie, le circulaire, c'est plutôt bien vu en ce moment et que j'y suis sensible puisqu'on mangeait bio à la maison. Non, malgré tout, je préférerais la cérémonie. Juste pour savoir qui viendrait, et comment ils se comporteraient. Et B. en particulier. Mais ce serait simplement de la curiosité...

GROS PLAN

Pour son âge, elle ne se débrouille pas si mal. Elle n'est pas née avec une souris dans la main et ne saisit pas ses textos avec les pouces, mais depuis le décès de son mari, elle s'est prise en main question informatique et internet, surtout en voyant la nouvelle liberté que ça lui procure et l'étendue des ressources auxquelles elle peut avoir accès. Maintenant qu'elle a vendu cette fichue baraque paumée dans la montagne et qu'elle est revenue à la civilisation, c'est encore plus agréable, la fibre, quel bonheur ! Sur YouTube, elle s'est même hasardée, malgré ce sentiment bizarre d'être une voyeuse, à regarder du côté de Dunkerque. Elle avait entendu dire que son fils pouvait se trouver par là. Son fils qui est parti, a claqué la porte, a même fait un esclandre, les a rejetés, insultés, eux, ses parents, son monde, ses valeurs. Dans l'ombre de Jean-Marie, dans son silence, elle n'a pas cherché où il était, ni ce qu'il était devenu. Elle s'est habituée, a refermé la parenthèse. Elle l'a lâché. Complètement. Instinct maternel ? Et quoi encore ! ? elle a suffisamment donné quand ils étaient petits ! Sa fille aurait des contacts avec lui, mais elles n'en parlent pas. Jamais. Mais là... Les algorithmes sont bien faits, le nom sûrement... YouTube lui a suggéré une vidéo de France3 où il était question d'un marin accidenté en mer et qui avait perdu sa main droite. Juste un

prénom. Le même qu'elle avait choisi pour son fils lorsqu'il est né. Le capitaine du bateau défendait le jeune homme et accusait l'armateur d'économiser sur l'entretien du matériel. Un procès était en cours. On en parlait. Zoomer dans une vidéo, elle ne sait pas faire. Mais des captures d'écran et agrandir ensuite les images, elle maîtrise. Avec deux doigts sur son iPad elle grossit le portrait. Plusieurs fois. Un œil, grave, bleu très foncé, presque bleu marine, de fins sourcils posés exactement au-dessus avec une petite tendance à se rejoindre au sommet du nez. Toujours du bout des doigts, elle se déplace dans le visage, doucement, presque tendrement. Le nez, avec cette petite cicatrice en bas à droite, souvenir d'une chute depuis le pommier devant la porte. L'autre œil, celui qu'il fermait toujours en premier quand il y avait du soleil. Quelques débuts de rides en delta délicatement ramifié sur le côté, pour relayer la fine ligne sous la paupière du bas. Son visage est hâlé, sûrement le soleil, le sel, le vent, le fait d'avoir les yeux plissés des gens qui travaillent à l'extérieur. Puisqu'il s'est fait marin apparemment. Il a vieilli. Normal, trente-deux ans. Et deux mois. Elle continue son voyage dans son visage. Toujours les deux doigts qui descendent vers la bouche, le menton pas rasé, normal, c'est à la mode et c'est plus pratique, elle grossit encore l'image pour voir les dents derrière le sourire. Il fume. Peut-être, pas sûre. Il a toujours de belles dents, ça la rassure, le sourire, c'est important. Les lèvres, elle suit leur contour, celle du haut est toujours un peu plus fine que celle du bas, trait de famille, c'était la même chose pour son père, et aussi ce petit quelque chose qu'elle aimait dans son sourire, un peu dissymétrique, toujours comme s'il se préparait à parler, à dire quelque chose, à rire, se moquer, le coin droit un peu plus haut que l'autre. C'est encore le cas quand elle rapproche ses deux doigts pour s'éloigner un peu. Et ces traits qui commencent à se dessiner, qui partent des ailes du nez pour descendre vers les coins des lèvres. Il aurait maigri ? Oui, les pommettes sont plus saillantes. Il n'a jamais été un enfant dodu avec les joues pleines, mais là, on devine facilement l'os sous la peau. Elle grossit encore, en descendant vers la mâchoire pour vérifier la trace de ce bouton de varicelle sur lequel il s'était acharné. Et là,

sur le lobe de l'oreille, un petit point, comme le trou d'une boucle d'oreille... Quelle horreur, une boucle d'oreille pour un homme ! Encore ces bandes dessinées qu'il adorait, ce Corto Maltese dont elle n'aimait ni les histoires ni le dessin. Retour vers le haut du visage, les cheveux. Courts, très courts mais toujours sombres, avec cet épi qui faisait tourner au tourbillon toute tentative de coiffure. Là aussi, les cheveux courts, c'est sûrement plus pratique, pas besoin de se peigner. Lui qui avait toujours du mal à se lever le matin... Elle ferme l'image, retour à la vidéo. Il est interviewé sur un lit d'hôpital, il est pâle, plan large, trop large et trop pâle. Bras emmailloté. Trop court le bras. Frisson. Elle passe, clique sur le triangle pour reprendre la lecture, maintenant qu'il n'y a plus de gros plan, plus d'interview, c'est le journaliste qui parle du procès, de l'allocation adulte handicapé. Une misère. Ça a dû s'arranger avec l'argent de l'héritage de son père. Elle sait qu'il est passé chez le notaire pour les papiers, mais elle n'en sait pas plus. Finalement, elle n'a jamais rien su avec Jean-Marie. Le secret, toujours le secret. Elle ne cherche même plus à savoir. Réflexe d'ignorance. Elle écoute à peine. Elle revient en arrière, dans ses souvenirs. Dans ses souvenirs, c'est toujours un enfant. Les difficultés de l'adolescence, les affrontements, les cris, les insultes ensuite, son départ, plus de nouvelles, plus aucune. Elle a tout oublié, effacé. Pour elle, il restera toujours un enfant, seulement un enfant. Un souvenir. Fin du reportage. Elle regarde la date au-dessous de la vidéo. C'était il y a bientôt dix mois.

SUR LA CARTE

Ça a commencé comme une plaisanterie qu'on aurait prise au sérieux. Tu devrais prendre l'air, sortir un peu, voir autre chose. Tiens, ta copine, là, Lisa, celle qui t'a vendu le cadre que tu traînes partout, elle t'envoie des photos d'Écosse, pourquoi pas l'Écosse ? C'est joli l'Écosse et avec l'argent de ton père, si tu fais attention, tu peux quand même tenir un bon moment sans être obligé de travailler.

Tu étais installé dans le fauteuil, Marguerite dans le canapé, elle revenait de la montagne, elle te donnait des nouvelles de là-bas, tu lui disais que la nature, le grand air, ça t'avait manqué beaucoup plus que tu ne l'aurais pensé et vous fêtiez vos retrouvailles en faisant tourner du whisky dans vos verres avant d'y plonger le nez avec délice et les papilles avec délectation.

L'Écosse, pourquoi pas. Lisa en revenait, les images postées sur son site te faisaient rêver. Tu étais hébergé par Marguerite depuis un moment à Paris, elle te proposait maintenant d'aller « garder » son chalet en Savoie qu'elle délaissait pour l'hiver. Tu n'étais pas beaucoup sorti dans la ville, bibliothèque, épicerie et c'était à peu près tout. En été, même à Paris, tout le monde est en tee-shirt, il aurait fallu que tu assumes ouvertement la nudité de ton moignon et les remarques qui vont avec, tu n'étais pas

prêt. Tu avais passé trois mois à bouquiner, tranquille, au calme, dans le silence de l'immeuble vide. Marguerite t'avait prévenu en te laissant les clés de chez elle lorsqu'elle est partie pour le chalet : tu crèveras de chaud, mais en silence. C'est ce que tu avais fait. Maintenant la montagne, et en plus dans cet endroit que tu aimais tant, débarrassé du risque de revoir tes parents, tu as tout de suite dit oui. Ce serait un endroit idéal pour préparer ce voyage que tu venais de décider. L'Écosse, le whisky, suivre la route d'une barrique depuis l'Espagne du Xeres jusqu'à l'Écosse du single malt, comme un sherry cask. Ça sonnait grande aventure et projet fantastique. Vous avez jeté un œil sur la carte et il y avait même un nom de code à ce trajet : E15, le petit nom de la route entre Algeiras et Inverness. Avant de partir, tu es passé chercher les cartes qu'il te faudrait. L'idée s'était installée dans ta tête et plus tu y pensais, plus tu trouvais ça parfait, simplement génial, de quoi nourrir ton vide. Pourquoi l'Écosse plutôt qu'ailleurs ? Parce que. Et tout s'était enchaîné sans accroc, jusqu'au véhicule aménagé pour te servir en même temps de moyen de transport et de logement, dégotté chez un ami d'ami d'amie.

Les cartes donc. Pour faire tout ce trajet, même en prenant des cartes routières à grande échelle, il te faut cinq cartes. Espagne, France Sud, France Nord, United Kingdom et Scotland. Tu aurais pu ne prendre que les quatre premières, mais tu aurais besoin d'un peu plus de détail une fois arrivé en Écosse. Et en France, la pause déjà prévue dans tes montagnes te servirait pour aménager un peu mieux le van d'occasion que tu comptais acheter, donc là aussi, besoin de détail pour les balades de test. D'où les cinq cartes. De retour dans l'appartement de Marguerite, tu as étalé en grand la première carte sur le lit. Espagne.

Comme toujours sur les cartes en papier, l'endroit que l'on cherche est sur la pliure, ou sur le bord. Au pire, dans un coin. Pourtant, tu aimes les cartes en papier, pas question de préparer ce voyage uniquement sur Google Maps. Il y a d'abord le bruit du papier qu'on déplie, qu'on caresse de la main pour bien

l'étaler et aplatir les plis. Le bruit dépend du papier, du type de carte et de son histoire. Les vieilles cartes toutes usées font un bruit de tissus, presque de chiffon, tandis que les jeunes sont craquantes comme les feuilles d'automne encore jaune, celles qui viennent juste de tomber, un jour de vent et de grand soleil. Les cartes marines sont encore dans une autre catégorie. Matériel de sécurité obligatoire, elles sont d'un papier différent suivant leur âge, leur origine, maintenant dans une formule « indéchirable », presque plastifiées mais pas complètement puisqu'on doit pouvoir écrire dessus, gommer, annoter. Les cartes à bord de l'« Enez Glas », ton premier chalutier, étaient à la fois moquées et vénérées. Avec les alignements ingénieux et secrets pour sécuriser les raccourcis, parer cailloux et bancs de sable, mouillages de repli, les notes sur les prises, nature et quantités, conditions météo. Elles étaient le trésor du capitaine, Pierre, que vous appeliez entre vous Pépé. Surtout les vieilles, celles de l'amirauté anglaise, ornementées de pompeuses ancre de marine, pour Chausey et les Minquiers, en papier déchirable, usées, griffonnées, tâchées, muettes dans les pliures, avec les relevés de profondeur datés de 1897 du côté de Port-Blanc, plusieurs étages de scotch parfois, dont les plus anciens, disparus depuis longtemps avaient marqué leur présence d'une bave jaunâtre. Elles avaient une odeur aussi. Poisson, humidité, renfermé, vomis sur celle des Héaux de Bréhat. Chaque trait, chaque tache, chaque ligne avait une histoire, petite ou grande et l'ensemble en faisait la vraie valeur. Pour la navigation de tous les jours, c'était GPS et écran, mais pour se faufiler entre les cailloux ou trouver les coins à poissons quand tous les autres rentraient bredouille, elles étaient toujours là, fidèles dans leur inexactitude et élégantes dans leur crasse et leurs cicatrices. Émouvantes dans leur fragilité. Maintenant, Pépé doit être à la retraite depuis longtemps et son second ne jurait que par l'informatique. Elles ont dû finir à la benne, toutes ces cartes...

Celle qui est étalée sur ton lit aujourd'hui sent le neuf, le magasin, l'imprimerie et la boîte en carton où tu l'as trouvée. Avec un petit parfum en plus sur lequel tu n'arrives pas à mettre

un nom exact, lessive peut-être. Elle est toute douce, sauf sur les plis. Mais même eux sont encore lisses et réguliers. C'est une carte à grande échelle, 1:800 000, (1cm = 8 km) précise la parenthèse, pour ceux qui auraient du mal avec les zéros des conversions. L'échelle est assez grande, un peu de mer de chaque côté, on voit les parallèles se courber et ne plus être parallèles au bord du papier. Pourtant, le mode de projection n'est pas précisé. Dommage. Sur les cartes marines, on ne prenait jamais le navigateur pour un idiot. La méthode mise en œuvre pour aplatir le monde, le choix de l'inexactitude privilégiée par le cartographe était toujours précisé : projection de Mercator, projection stéréographique pour les pôles, suivant une route particulière pour les transatlantiques...

En Espagne comme ailleurs, tu n'auras désormais plus besoin de cartes marines. Donc, va pour la carte touristique.

Le premier jour, tu arriveras par le train à Algeiras. Le temps de récupérer le camion du copain d'un ami de Jeanne. Jeanne, une copine d'école rentrée au pays et installée menuisière à qui tu avais demandé conseil en préparant ce voyage. Pour la première étape, ne pas prévoir trop long. Le temps de faire quelques courses, de prendre en main le véhicule... Donc, première étape, Jerez. Indispensable si tu veux connaître un peu mieux le whisky, savoir dans quelles barriques il séjourne. Ce voyage ne fera pas de toi un spécialiste, ni du whisky, ni du xérès, ni de rien. De toutes façons, on trouve toujours meilleur que soi, on est toujours le superficiel de quelqu'un. Mais tu n'y vas pas pour ça. D'ailleurs tu ne sais toujours pas pourquoi tu y vas, mais tu y vas. Ce sera l'occasion de goûter les différentes sortes de xérès, Fino, Olorosso, et si ce n'est pas trop cher, le fameux Palo Cortado. Ensuite profiter du paysage, voir les vignes, sentir, humer, écouter les bruits, les chants, les mots, se faire une idée de l'ambiance, s'y trouver un petit coin tranquille pour passer la nuit, loin des chiens qui aboient et des voitures qui passent. Tu n'as pas trop l'intention de rôder autour du port, même si c'est sûrement de là que les barriques partaient, et partent peut-être encore pour les îles britanniques. Les ports, les bateaux, les

marins, c'est encore un peu compliqué pour toi.

Pour la suite du voyage, rien de spécial. Suivre la E15 pour remonter toute la côte est de l'Espagne sans trop trainer. En quatre ou cinq jours, tu devrais être à la frontière. Une fois en France, tu iras admirer le phare du cap Bear depuis la terre, passage chez Roque pour acheter des anchois sur les conseils de Marguerite. Pas ceux au vinaigre, parce que c'est l'acide qui prend toute la place dans la bouche, non, les blancs, ceux à l'huile, ceux qui vous enveloppent d'abord les papilles pour les préparer au goût si délicat du petit poisson. Tu en prendras un gros pot, avec un bout de pain, quelques tomates, une bouteille de xérès et tu iras te trouver un petit coin tranquille au bord de la mer. Après la frontière, retour à la montagne, direct.

En faisant ton sac, tu as l'impression de partir en vacances pour préparer des vacances. Avec quand même un petit quelque chose de particulier, puisqu'une longue escale est prévue dans le vieux chalet de Marguerite, si près de l'endroit où tu as grandi, que tu as quitté en claquant la porte et que tu n'as pas revu depuis. Marguerite ne t'a pas laissé le temps de te prendre les pieds dans mes souvenirs. Elle t'a mis les deux clés de son chalet dans la main. Biscottes, confiture de cassis et nouilles dans le placard, ensuite tu te débrouilles. Ça fait à peine deux semaines que j'ai fermé le chalet, il n'a pas gelé, ça doit encore être en état. Eau, électricité, tu sais où c'est, un peu de bois sous le balcon, j'arrive au printemps, d'ici là, la bibliothèque et le fauteuil au coin de la cheminée sont à toi si tu m'envoies des nouvelles avec des photos et si tu me fais une bise croustillante avant de filer prendre ton train, sale gamin !

E 15

Algesiras
Malaga
Motril
Almeria
Murcie
Elche
Alicante
Valence
Castellon de la Plane
Tarragone
Barcelone
Gérone
Perpignan
Narbonne
Montpellier
Orange
Valence
Lyon
Mâcon
Chalon sur Saône
Auxerre
Paris

Quinze

Lens
Arras
Calais
Douvres
Folkestone
Londres
Doncaster
Scotch Corner
Newcastle
Edimburgh
Perth
Inverness

Et crochet vers l'est entre Valence et Lyon pour les Alpes et le chalet de Marguerite.

AVEC UN OBJECTIF EN TÊTE

Vous n'êtes que trois dans le bus, une voiture aurait suffi. Quatre avec Moïse, le chauffeur. C'est un bus de tourisme, des sièges de deux places, bien alignés de chaque côté, une allée centrale, montée à l'avant, descente au milieu, panneaux lumineux pour les issues de secours et pour boucler sa ceinture. Interdit de fumer. Et de manger. Sièges en tissus bleu sombre, petits dessins verts et matière intachable façon velours. Ceintures de sécurité à enrouleurs et hauts dossiers. Moderne. Dans le fond, les deux lycéens ne comptent pas, ils sont dans leur monde à eux, doigts emmêlés, mots chuchotés au creux de l'oreille et baisers patauds quand Moïse ne regarde pas dans le rétro, au passage sur le pont, quand quelqu'un essaye de doubler, dans la série de virages serrés après l'ancienne discothèque. Ils sont tranquilles aujourd'hui, la grosse averse d'automne qui se termine a ramené des feuilles sur le goudron déjà gras et sale. La route est luisante, Moïse est prudent, mais il roule quand même, les horaires, c'est les horaires. La vallée se resserre, abrupte à droite et à pic à gauche, ça s'inverse après le pont. En bas la rivière, qu'on n'entend pas, qu'on ne voit pas mais qui est là, en patronne. Ici, c'est l'eau qui décide, elle a pouvoir de vie et de mort, ces gorges sont à elle, elle les a creusées, elle les entretient.

Après la zone artisanale, la vallée s'élargit. Quelques habitations, la haie qui abrite le camping à droite, le stade de foot et l'arrêt à côté de chez Suzanne. Le bus stoppe et laisse descendre son passager dans un soupir pneumatique avant de repartir. Sur le côté, écrit en gros : « LES CARS BLANC », depuis toujours peint en bleu. Sous la départementale il y a un passage souterrain pour aller au stade de foot depuis le village, escalier, tunnel en béton, auréoles de pisse dans les coins, murs couverts de graffitis maladroits et obscènes, escalier. Personne ne passe par là, aucune trace de pas, des feuilles, des déchets. Coup d'œil à droite, coup d'œil à gauche, et traversée rapide entre deux voitures qui filent en sens inverse. Si besoin, tu feras la fin en courant. Comme avant. Dès la sortie du bus, ta vue se brouille, des gouttes sur l'objectif, des petites gouttes, toutes fines. Bruine, ambiance humide et sombre, atmosphère de sous-bois au milieu de la route. De l'autre côté de la départementale, le chemin qui monte. Mur de soutènement en pierres, rambarde en ferraille, tordue par des arbres déchus et chus, déboitée par les ans, repeinte par la rouille. Par terre, micaschistes brillants sous l'humide, sentier étroit, usé par les passages, juste pour tes deux pieds. Traces de pas, semelles crantées, usées à l'extérieur au niveau du talon et déposées là il y a peu, entre les herbes jaunes et les quenottes rieuses des ronces. En haut de la montée, replat avec noyer. Quelques feuilles sont tombées, les fruits y pensent aussi, pas encore libérés de leurs bogues encore vertes, pas encore aptes au brou. Déjà une ou deux où la chair de la bogue perd son vert enfantin pour le brun de son brou d'adulte, moins compactes, plus fibreuse, ridicules. Dessous on voit la noix, écorce pâle encore humide de sa naissance. Puis c'est le goudron, la civilisation. Un jardinet propre entre chemin et ruisseau, terre nue, légumes bien alignés, poireaux en brosses impeccables, choux pomponnés, épouvantail délavé mais pas débrillé en-dessous de la grange qui sert de garage à une voiture blanche, deux bidons d'huile, pelles à neige, de différentes tailles, chaînes pendues à des clous. Entre les planches bien nettes et le pré bien mangé, une ou deux tiges d'orties survivent de tonte en tonte, se ramifiant toujours plus, répondant à la soustraction par la

multiplication. Sur la route ton pied se pose sans se poser de questions, cheville souple ou bloquée, aucune importance, c'est lisse et plat, un pas en entraîne un autre, sans questions, laissant ta tête libre, tes yeux libres de se tourner vers le ciel, vers les arbres. Ton regard libre de suivre un écureuil timidement curieux qui contourne son tronc et ressort de l'autre côté, deux oreilles, deux yeux, une patte aux fins doigts griffus. Arrêt sur image. Portrait. Tu tournes la tête, toi aussi. Un pic, le vert, le dandy punk. Crête rouge, yeux noircis, habit vert d'académicien, dessous à pois, pattes tout terrains, portrait à la plume. Force et équilibre, un maître. Il arrête de frapper pour observer lui aussi les deux autres dans ce ménage à trois, l'écureuil en profite pour disparaître, ne reste que le pic et toi, chacun de votre côté de l'objectif, le premier qui baissera les yeux se perdra à la vue de l'autre, c'est le jeu, et à ce jeu, l'humain est faible, le pic gagne, il disparaît. Retour sur la route. Goudron luisant, muret en béton à gauche, avec déjà, planté à son extrémité, le bâton peint en orange fluo pour signaler l'obstacle au chasse-neige. Bientôt. De l'autre côté de la route, haut mur de rochers énormes scellés dans le ciment, tuyaux en pvc pour l'eau ruisselante, tout est lisse, aucune place pour la vie, pas encore, mais la mousse y pense déjà. Arrivée au carrefour. Résumé d'humanité, poubelles de tri avec un cageot vide posé à côté, une grande croix de bois et des poteaux indicateurs de l'autre côté de la route. Toujours du goudron mais moins noir et plus irrégulier sur la petite route qui monte à gauche. Caché, le début du sentier qui grimpe raide dans les arbres et qui fait raccourci. Bouffée de souvenirs, couleurs d'automne, terre d'ombres brûlées, tu rentres dans ton passé, peinture, pinceaux, feutres, crayons, odeurs et sons, tu ranges l'appareil photo, cette dernière partie du chemin, pour Marguerite, tu vas l'écrire en mots pour pouvoir y mettre du temps.

TERRE D'OMBRES BRULEES

Tu reviens dans le chalet de Marguerite, dans cette vallée qui était la tienne, où les souvenirs s'attachent à toi comme le lierre au vieux pommier. Les couleurs de l'automne, les maisons de vacances fermées, les jours qui économisent leurs heures. Tu te sens t'engourdir. Ce chemin toujours barbouillé de feuilles mortes, tu l'as pris tous les jours, deux fois par jour pendant quatre et trois, sept ans. Collège et lycée. Tunnel de nature entre la scène de l'école et la scène de la maison. Parenthèse, respiration, rappel à l'ordre du vivant. Parmi les feuilles mortes. Pierre de fiel, ocre jaune, ocre d'or, or, bitume, marron pérylène, terre de Sienne, pourpre Hélios, terre de Sienne brûlée, orangé de Chine, terre d'ombre naturelle, terre d'ombre brûlée, garance, terre verte naturelle, ocre jaune clair, rouge carmin, terre de Sienne naturelle, ... feuilles mortes. Histoire de souvenirs et d'anticipation. Dessins, images. Les feuilles ont à peine quitté le vert de l'été qu'elles tombent dans les couleurs de la terre, des couleurs d'elles en décomposition, des couleurs d'elles décomposées, des couleurs d'elles qui feront le sol, feuilles mortes qui nourriront les feuilles vivantes du prochain été. Ces couleurs tu les vois, que tu sois là ou ailleurs. Tu les vois, les yeux fermés, voire même les yeux ouverts sur d'autres paysages, elles se superposent à tout, elles se superposent même au bleu des

lointains. Elles se posent et s'étalent sur toutes les autres réalités tant tu les as vues et vécues. Feuilles mortes. Tous les matins, descente pour aller à l'école et tous les soirs, montée pour rentrer de l'école. En été il en restait toujours un peu, de ces feuilles mortes à l'ombre des jeunes pousses fringantes protégées par les grands aînés, même chose en hiver pour peu que la neige ne soit pas trop épaisse. Ce chemin tu l'as dans les yeux, tu l'as dans les pieds. Tu sais quand il faut prendre un peu à gauche pour éviter le caillou ou plutôt le rocher affleurant, celui qui glisse, toujours humide, perfide, pervers, sous les feuilles mortes. Avec ses veines dans le sens de la glissade, de ces roches sans maintien, qui se délitent, se défont, se désagrègent. Les mêmes qu'en face, sur l'autre versant de la vallée, à la Roche Pourrie, ces pierres qui tombent, sur et sous les humains, qui blessent, qui tuent, qui ensevelissent par leur manque de tenue. Feuilles mortes. Mais là, tu t'égares, rien à voir avec la montagne d'en face, dans ton chemin il y a des arbres, pas simplement des cailloux. Des troncs. Des lisses, des râpeux, des granuleux, des boursoufflés, des ridés, des épineux, des résineux tout collants, avec des branches ou tout nus, droits, courbés, pliés, vieux ou jeunes, morts ou vivants. Pourris, friables, désagrégés, grignotés ou dévorés par les champignons et les mousses. Arbres morts, feuilles mortes. L'odeur, tu peux la voir aussi, l'odeur d'humide toute brillante et poisseuse, le mouillé épais qui capture la lumière dans ses gouttes et dont le blanc avale toutes les couleurs, le mat en velours ras du sec de l'été, anguleux et ombreux. Tu vois même les bruits, tes empreintes de pas si nettes quand la neige légère fait son bruit de coton, le craquant translucide de la glace, le vitreux de la neige qui se transforme lentement au grès des alternances de réchauffements et de regelées, la succion mollassonne de la soupe à moitié fondue des jours trop chauds, la pire neige pour les boules de neige qui, les jours plus froids, feront des points blancs, boutons d'acné et pustules sur les troncs quand tu as bien visé. Le craquant des feuilles encore jaunes et déjà sèches, le frou-frou des feuilles mortes déjà marrons et encore souples. Ce chemin, tu l'as dans tes yeux, dans tes pieds, dans ta peau, dans ton nez, dans tes oreilles. Ce chemin, tu l'as en toi. Couleur terre

d'ombres brûlées, y compris sous la neige. Feuilles mortes.

Aujourd'hui, ces couleurs sont une fois de plus devant tes yeux. Chacune d'elle va en chercher une autre dans le fond de tes souvenirs. Tu marches et dans ta tête, c'est cet ancien chemin qui marche sous tes pieds immobiles. Autrefois tu les voyais, ces couleurs. Maintenant tu les regardes, avec attention. Avec toute l'attention qu'elles méritent. Tout s'éclaire dans ta tête, tout trouve sa place. La forêt et son automne, le seul petit quelque chose qui te manquait en mer, la forêt et son automne, ses couleurs, celles que tu mettais si volontiers sur tes dessins, elles sont aussi sur les images que Lisa a rapportées d'Écosse. Alors oui, l'Écosse était bien une évidence, l'évidence de ta couleur, celle de tes souvenirs.

Terre d'ombres brûlées.

CETTE COULEUR-LA

Tu sors les deux clés de ta poche, d'abord le verrou, puis la longue clé de la porte du balcon. Elle frotte toujours, tu la soulèves. Odeurs. Feu, fioul près du poêle, cire, vieux bouquins. Les murs blancs à l'enduit irrégulier, les livres, les livres, les livres et un dessin, un dessin de toi. Marguerite en a gardé un, encadré, pendu. Un arbre, tu t'en souviens, tu t'en souviens très bien de ce dessin-là, cadeau d'anniversaire, peu avant ton départ, tu étais encore aux beaux-arts, le noyer du croisement en haut du chemin. À droite, on va chez Marguerite, à gauche, dans l'ancienne maison de tes parents. Tout au feutre fin brun, hachures pour les ombres, branches, texture de l'écorce, les herbes à ses pieds, un beau papier un peu chaud, des grosses branches, des petites branches, des ramifications, des ombres, le petit oiseau esquissé et caché, ta signature l'oiseau caché, ton fil rouge, toujours un oiseau, même tout petit, tu souris au milieu de l'humidité déposée par le souvenir sur tes yeux, tu revoies ta tête inclinée sur le trait, sur la pointe fine du feutre, sur le papier, attentif aux proportions, à l'évolution du dessin, la composition, la propreté, toujours travailler de la gauche vers la droite puisque

tu étais droitier, cette main droite qui n'est plus là, que tu n'as pas su chérir, protéger, garder.

Plus de main, plus de dessin.

Couleur d'obsession.

Arbres, bois, toujours la même couleur, partout, déclinée en poutres, en parquet, en table, en chaises, en buffet, en bibliothèque, en portes de placard, ce placard de la cuisine, celui qui sort un peu du mur pour empêcher les souris d'y entrer. Quand tu es rentré dans la cuisine l'odeur du feu, la longue table au centre de la pièce, mi table, mi pétrin, attention les genoux, côté évier, les trois chaises pailées et en face le banc pour s'asseoir face à la table ou se retourner pour faire face au feu. Le feu. Encore ces couleurs entre le jaune et le rouge, avec les bruns qui s'en mêlent. Code E15- des colorants alimentaires, code E15 de ta route Algésiras – Inverness.

Couleurs d'Écosse dans les images de Lisa, couleurs de terre, ces couleurs d'automne, ces orangés, ocres, marrons, rouges et ambres ou caramel, voire caramel ambré qui sont aussi les couleurs du whisky, les couleurs des arbres dont on fait les tonneaux, couleurs du xérès que là-bas on appelle sherry. Couleur de la lande, couleur des bruyères fanées, des fougères d'automne, des herbes brûlées par le froid de l'hiver. Avec toutes les nuances possibles, du terne au lumineux. Cette terre si étrange, une terre mi solide, mi liquide, gorgée d'eau qui se

cache, qui ne se révèle que sous les pas qui la dérangent, en signe de protestation. Une terre en éponge. Le pied se pose doucement sur un sol souple, on s'enfoncé, un peu, juste de quoi entretenir le doute, la crainte de la chute, de l'avalément. Puis on ressort la chaussure contre sa volonté avec une plainte aspirée de verre déjà vide qui quitte les lèvres trop tôt, de botte dans la neige fondante de printemps. Puis l'empreinte disparaît, rapidement avalée, digérée, effacée. Passage éphémère, trace de pas qui se gorge d'eau pour peu à peu s'assécher, reprendre sa forme, sa consistance et sa texture d'avant ta venue. Oubliée ton empreinte. Oubliée la trace de ton passage. Oublié ton passage, comme celui de tous les autres. Le pied se pose dans le vivant, dans cette matière qui se crée, s'ouvre et se referme, respire. Cette terre qui brûle. Vivante, la tourbe jeune et encore jaune brûle par son acide. S'appelle-t-elle déjà tourbe ? Nom réservé à celle qui a vécu, longtemps, presque noire à force d'être foncée, cette tourbe que l'on découpe en tranches épaisses, en longues briques pour se réchauffer, pour chauffer, pour sécher, pour fumer. Les gradins des coupes du passé te mettent aux premières loges, théâtre en plein air construit à la bêche pour s'installer et voir hésiter le ruisseau, le voir tourner, retourner, bifurquer pour avoir le temps de se rouler dans cette couleur de whisky avant l'heure, emprunter son brun à la tourbe tant que la lumière ne la change pas en miroir liquide, habitée de nuages.

Sur ton chemin d'enfance il y avait aussi de ces lumières changeantes, ces lumières de giboulées, transitions entre hiver et printemps. C'est ça. Avril. Avril la moitié de l'année ici. Si tu grattes, le vert est là, timide, fragile et indécis. Timides aussi ces cerfs au sabot discret venus quémander jusqu'au bord des routes le respect dû à leur majesté, ou ces vaches à longs poils, longues cornes et courtes pattes, vaches des Highlands que tu n'as pas encore entendu meugler. Discrètes aussi les loutres qui joueront

Quinze

dans les algues un mimétisme parfait. Toujours ces couleurs du chemin de l'école, jusque sur tes papilles, depuis la couleur de la tourbe qui coule dans l'eau des ruisseaux jusqu'aux tonneaux des distilleries. Couleur du cuivre des alambics, couleur du bois des cuves de fermentation, couleur du moult en fermentation, couleur de la rouille des installations en ferrailles posées trop près de la mer. Couleur des feuilles mortes. Feuilles mortes du chemin de l'école, feuilles vierges de ton voyage à venir. Toujours les mêmes couleurs. Pour un autre arrangement.

Nouvelle toile avec les anciennes couleurs de tes ombres brûlées.

Tu n'es pas encore parti mais tu y es déjà.

PHOTOGRAPHER

Tu as rencontré Lisa à Dunkerque pendant une exposition de photos. C'est elle qui a figé la « Fleur des ondes » retour de pêche. Couleurs du soir, la digue dans son sillage, les oiseaux qui lui font une auréole et toi sur le pont, encore avec tes deux mains, discutant avec Dédé. Ce jour-là, tu avais voulu lui acheter ce petit cadre qui te suit partout, mais elle t'avait finalement offert le tirage. Vous aviez bavardé, puis discuté, vous étiez allés manger, puis boire un verre ensemble une fois l'exposition terminée. Whisky, évidemment. Nombreux points communs dans vos goûts et vos envies. Dès le début, pas de compassion ou de pitié chez elle envers ta main perdue. C'est une information qu'elle prend en compte, sans en faire trop ni pas assez. Ça t'a touché et ça continue à t'impressionner, sa capacité à intégrer cette donnée sans la barbouiller d'affect. Depuis vous échangez, vous vous écrivez. Pas régulièrement, mais vous profitez des occasions, parfois en les aidant un peu. La semaine dernière, quand elle a eu le dernier boîtier de sa marque à tester, elle t'a demandé si tu connaissais un coin sympa pas loin de chez toi. Des coins, par ici, il n'y a que ça. Alors elle est venue passer une semaine. Balades pour toi, boulot pour elle.

Arrivée hier et le soir même, elle a pris sa casquette, son sac photo et vous êtes allés en voiture jusqu'au fond de la vallée, le dernier col facilement accessible. Chemin large au milieu des vaches dans les alpages, soleil baissant et bientôt couchant, il commençait à faire frais, les promeneurs descendaient quand vous montiez. Tu ne l'avais jamais vue en train de travailler, de photographe pour de bon. Et là, petit à petit, casquette sur la tête, Lisa s'est transformée. En photographe. Son regard a changé de nature, il est devenu plus dense, sérieux, presque distant. Et il imposait cette distance, mais avec calme et douceur. Une sorte de gravité s'est installée en elle, une concentration. Un très léger voile atténuait le sourire qui brille d'habitude dans sa prunelle. La petite lumière était toujours là, mais elle ne te parvenait plus directement, elle était d'abord filtrée par une intimité qui s'était établie avec le lieu. Vous étiez toujours tous les deux au même endroit, mais plus de la même façon. Désormais, elle était là pour l'image. Ça t'intriguait. Tu as continué à l'observer, à la regarder photographe.

Côté main, la main de la prise en main pour les photographes, c'est la droite. Pas de boîtiers pour gauchers et encore moins pour les manchots comme toi qui n'ont plus que la gauche. Ensuite, les deux mains sont nécessaires, voire indispensables à la prise de vue : même si Lisa est droitère, pas de photo sans main gauche, elle lui sert de bras droit. La répartition des rôles est stricte et hiérarchisée. Chaque doigt a son bouton, sa molette, son curseur, et toute adaptation sera une désobéissance à l'ergonomie dominante. La prise en compte du handicap ou simplement de la différence en matière de photo est encore du domaine de l'utopie. Au mieux du bricolage. Tu regardais faire Lisa, qui appartient à la norme, deux mains de mensurations moyennes, plutôt grandes et solides, dix doigts et droitère, un cas d'école. Le coude calé dans le flanc, c'est la main gauche qui stabilise l'appareil et commande la respiration. Inspiration, expiration. Ou pas. C'est la main gauche qui décide de bloquer les poumons, de chasser le flou, pour superposer de façon impeccable le regard et l'image. La main droite, elle, a le pouvoir du glaive. Déclencheur, molettes, boutons, le pouce

s'agite comme un serveur entre les tables, mais c'est l'index qui envoie les plats, ou les renvoie. Souverain, c'est lui qui fera tomber le rideau. L'index et l'œil droit occupent le haut de la pyramide. L'œil gauche, reste fermé, enfermé à l'intérieur. La peau tout autour de lui est plissée comme un drap qu'on empoigne dans la pudeur du matin. Il n'a pas été choisi, il laisse la place, le champ libre à l'autre œil qui devient le seul point de vue, celui qui va décider comment aplatir, projeter le relief selon son angle à lui. Une fois transformé en image, le monde sera passé de trois dimensions à deux, il n'aura plus d'autre recours que l'imagination pour se déployer en profondeur. Effort de concentration qui se lit sur le reste du visage de Lisa, lui ride le front, fait remonter le coin des lèvres vers l'œil fermé, nez plaqué sur le boîtier, sourire dissymétrique, mais sourire quand même, vers l'intérieur, vers l'image qui sera la plus belle. Sûrement.

Après le petit échauffement d'hier, aujourd'hui, vous montez au-dessus du lac d'Annecy. Si vous étiez dans un film, le regard de la camera commencerait par se déplacer doucement de bas en haut, du parking jusqu'au refuge installé dans son nid, sous son édreton de nuages. Puis on nous verrait, de dos vous engager dans la montée. Large jusqu'au deuxième parking, puis plus exigeant, le chemin grimpe ensuite presque droit dans la pente sur l'épaule de la falaise. Vous êtes partis rigolards, encore frais et bruyants, comme tous ceux que vous croisez, que vous doublez ou que vous regardez passer à côté de vous tant que le chemin est large. Mais sur la deuxième partie de la balade, face à la montée, vous laissez le reste du monde s'oublier derrière vous, la respiration s'accélère et le rythme ralentit. Marcher plus doucement, s'adapter au terrain et regarder autrement ce qui se trouve à côté de vous. Vos yeux se rapprochent du sol, des plantes, de la terre. Rien de spectaculaire, vous auriez pu continuer à vous raconter des petites histoires, échanger des anecdotes, mais vous parlez moins, ou de choses plus personnelles, des souvenirs saillants, ceux qui vous ont marqués, modelés et construits. Vos démarches se font plus souples, moins citadines. Le posé de pied devient plus soigné,

instinctivement. Comme si vos yeux et vos échanges cherchaient la profondeur derrière le tout-venant. La nature prend place au premier rang. Vous observez. Attentivement.

Dans le pierrier sur la gauche, un petit arbre résiste. Racines plantées dans les cailloux, feuilles agrippées dans le vent, il trouve encore la ressource d'offrir asile et protection à un faucon qui arrive à s'y faire oublier. Vous, vos seuls moyens de camouflage sont une lenteur précipitée et un chuchotement assourdissant face à la majesté de l'oiseau. Magnanime dans son costume de plumes couleur pierre, attentif sans en avoir l'air, il reste là tandis que Lisa sort le matériel de son sac. Le temps pour elle d'approcher l'œil du viseur et l'oiseau a sauté. Sous les branches, il ouvre les ailes, se rattrape, se rétablit. En premier plan de ce ballet du faucon, tu regardes la photographe photographe. Malgré l'encombrement du 500 mm, elle sait suivre l'oiseau, le devancer, l'attendre, le rejoindre. Il tourne, monte, descends, se penche, s'incline, pique vers le sol, longue courbe sur la gauche, arrêt sur image. C'est fluide, sans heurt. Entre l'oiseau et la femme, il y a connivence, complicité. C'est doux, presque tendre, ça passe par les doigts qui trouvent les boutons sans les chercher, caressent les molettes, effleurent plus qu'ils n'appuient, tracent des courbes amples et sans à-coup. L'image de la danse peut paraître éculée, mais elle s'applique trop bien ici pour qu'on puisse s'en passer. Une communion sur la même musique. Chorégraphie. Le mouvement ne fait que suivre ce que dictent leurs deux regards confondus. Tu recules un peu, par discrétion, presque par pudeur devant leur intimité, devant la beauté de ce moment, pour que ça ne s'arrête jamais. Ils tournent, reviennent, montent, inclinent la tête, passent devant le soleil, descendent vers la forêt, reviennent, piquent vers le sol, écartent les ailes et les bras, les replient pour plonger, quelques battements à la limite de la nonchalance pour s'éloigner du sol, un genou qui se déplie. Lisa et l'oiseau restent unis jusqu'à ce que les bras ne suffisent plus pour suivre derrière les sapins en forme de points qui épinglent leur ombre. Alors l'appareil quitte l'œil, il reste perdu dans la direction où l'oiseau a disparu comme on reste sur le quai d'une gare à regarder les rails se rejoindre,

dans un au revoir qui sent l'adieu, mais qu'on n'ose pas formuler ainsi pour ne pas risquer d'abimer l'espoir, un peu fou, de se revoir très vite.

Ensuite, ranger le matériel, essayer bien plus longtemps que nécessaire des lentilles de verre déjà propres, boire un peu, resserrer un lacet de chaussure, c'est se donner le temps de reprendre pied dans le train de la balade. Le sentier continue, il débouche sur un alpage, vert, au milieu de nuages et de falaises, blanches. Pas de bleu aujourd'hui. Le refuge est gris, volets rouges bien clos, vous vous s'installez sur ses marches pour grignoter pain et fromage, sans parler, Lisa a encore sa casquette sur la tête. Équivalent de l'étiquette « ne pas déranger » sur une poignée de porte de chambre d'hôtel. La casquette, c'est toujours la même, la bleue. Elle protège du soleil qui s'approcherait de l'œil pour fausser les mesures, mais elle protège aussi du reste. On n'est pas uniquement dans le gri-gri ou le talisman, plutôt dans la routine, dans l'échauffement codifié du sportif avant le match, le menuisier qui affute ses ciseaux à bois, la mise en condition, physique mais aussi mentale. Une façon de couper certains liens pour en privilégier d'autres. C'est le mode photo de la photographe. Celui qu'elle garde précieusement enclenché, plus loin, au milieu des bouquetins, quand ses jambes, ses genoux, ses pieds et ses chevilles se mettent au service de la prise de vue, assurant sans le secours de l'œil occupé ailleurs, les déplacements au milieu des éboulis ou au début de la falaise. Encore ce jeu du corps au service de l'œil, ça trouble, ça impose le respect, le silence et le calme. Tandis que plus haut dérapent les sabots des jeunes bouquetins qui jouent à être mâles, l'objectif ne les lâche pas, tout en mouvements souples et anticipation. En maîtrise. Après les bouquetins ce sera les trois sapins décharnés qui japonisent sur la crête au milieu de la brume, le petit oiseau posé au sommet d'un gros rocher, le refuge qui compte ses moutons, qu'ils soient de laine et de corne ou de gouttelettes d'eau et de soie. Entre chaque série, vous échangez quelques mots, un commentaire anodin, une remarque pour rassurer, dire que la relation est toujours là, qu'elle est simplement autre lors des séances de prises de vue. Des

parenthèses. Et puis, vers le milieu de l'après-midi, c'est la nature qui reprend la main. Au-dessus du col les nuages s'amoncellent, ils se rassemblent, s'unissent, s'opposent à la lumière. S'insurgent. Un poing se lève, puis deux, puis tous. Changement d'ambiance, les nuages vous poussent maintenant hors de l'alpage, ils grognent, grondent, revendiquent, veulent la montagne pour eux seuls. Ils vous chassent. Et vous obtempérez. Promptement. En courant. La pente et le poids des sacs aidant, vous vous laissez aller comme des gosses, avec une vague pensée pour la chute ou la glissade, mais qui ne fait pas le poids devant la griserie de la cavalcade, de sentir que maintenant, ce sont les pieds qui décident, le corps qui reprends le pouvoir sur la tête et qui place l'euphorie avant les cuisses qui brûlent, les genoux qui grognent et les chevilles qui grincent. Une fois en bas, vous vous regarderez avec le petit sourire en coin du gamin qui a fait une bonne blague et ne s'est pas fait prendre... Une fois en bas vous ferez aussi une pause à la terrasse du café en guise de palier de recompression, avant de reprendre votre place dans le trafic. Lisa a enlevé sa casquette, les sacs sont calés dans le coffre, vous quittez le parking sans parler, avec encore de la montagne plein les yeux. Et pour toi, d'avoir vu Lisa se transformer en photographe, une question qui a installé sa démangeaison dans tes pensées comme un bouton de moustique : qu'est-ce que tu vas faire de ta nouvelle vie, Blaise ? Une vie de manchot, c'est une vie quand même. Qu'est ce qui va pouvoir te transformer comme la photo transforme Lisa ?

LE BLOG DE BLAISE, 14 OCTOBRE, ALGESIRAS

Je commence ce blog aujourd'hui, pour que ceux qui le souhaitent puissent suivre mon voyage et aussi pour mes souvenirs, pour garder une trace. J'ai déjà l'habitude de tenir un journal pour moi, celui-ci sera tenu pour vous.

Et je commence aujourd'hui précisément parce que c'est mon premier jour de voyage sur la légendaire E15 qui relie Algesiras en Espagne à Inverness en Écosse.

Je ne sais pas encore ce que j'écrirai ici. Il y aura sûrement aussi des photos et dans les deux cas, ce sera des choix personnels. Quoi retenir d'une journée ? Quelle image ? De quel côté tourner son objectif, recadrer, choisir tel niveau de vocabulaire ou un autre, phrases longues, phrases courtes, raconter les autres, se raconter soi, ce qu'on mange, ce qu'on lit, ce qu'on entend, ce qu'on écoute, choix de la lumière, post-traitement, utiliser des filtres, gros plans sur des détails, paysages ... J'essayerai de varier pour que tout le monde y trouve son compte, mais ça restera mon Blog et il y manquera peut-être ce vous vous attendiez à y trouver. Certains trouveront qu'ils n'en ont pas appris assez. Tant pis, après tout, on est toujours le superficiel de quelqu'un. Mais peut-être que vous y

trouverez aussi de bonnes surprises, que je réussirai à partager mes moments d'émerveillement, ces moments parfaits, quand on reste là, tout vide du dedans tellement on est rempli du dehors. Je crois que c'est ça que je vais chercher dans ce voyage, me vider du dedans pour me remplir du dehors.

Petit portrait rapide pour que vous sachiez à qui vous avez affaire, au cas où vous tomberiez sur ces pages par hasard. Je m'appelle Blaise et j'ai perdu ma main droite alors que je travaillais sur un bateau de pêche. Il y aura bientôt un an que l'accident est arrivé.

Un an après l'accident, j'arrive assez bien à me débrouiller dans la vie courante, et j'ai décidé de partir, de suivre la E15. J'aime les couleurs de l'Écosse, les ambiances, les paysages. J'aime aussi le whisky. L'idée d'aller là-bas m'est donc venue tout naturellement. Je ferai ce voyage un peu comme les barriques de Xérès vides, utilisées ensuite comme contenant pour l'alcool d'orge malté à qui elle donneront son goût et ses arômes, pour en faire du whisky. Pour ce voyage, j'ai une ancienne camionnette de plombier transformée en van. C'est rustique. Il y a un lit, un réchaud, une cuvette pour faire évier, un bidon d'eau et des caisses pour ranger mes affaires, une étagère pour les livres.

Aujourd'hui, je suis à Algesiras, en Espagne. Dans la pointe sud de l'Europe, en face, c'est Gibraltar, donc l'Angleterre et en face mais un peu sur la droite, c'est le Maroc, l'Afrique. Voilà pour la théorie. Mais de la ville, aujourd'hui, je ne verrai rien d'autre que la gare, avec ses quais bordés de caoutchouc à petits plots et ses haut-parleurs qui grésillent. Mes deux sacs sont posés sous les panneaux bleus ou le nom de la ville s'écrit Algeciras en espagnol, alors que c'est Algésiras en français. J'attends Anatole qui me vend le camion et doit venir me chercher à la gare. En attendant j'écris. Il fait sombre, bientôt noir.

De la ville je ne verrai que des lumières, et parfois, leurs reflets dans l'eau du port, l'odeur douceâtre de vieux poisson que

je connais si bien, et surtout, celle, bien plus alléchante des restaurants de la longue avenue que l'on suit pour arriver chez Anatole, mon vendeur, coupée en deux par une rangée de palmiers. De toutes façons, les villes ne m'attirent pas, trop de monde. Et j'ai prévu de rentrer faire une pause dans mes montagnes pour adapter le camion à mon absence de main droite. Demain, après un crochet indispensable par Jerez de la Frontera pour le Xérès, je partirai vers le nord sans m'attarder. Comme un tonneau vidé de sa première vie, en route pour la deuxième. Un peu de tourisme et je rentre à la maison pour l'hiver.

Merci d'avance à ceux qui me suivront sur ce blog, des nouvelles fraîches bientôt, depuis les montagnes. Ce sera le début de l'hiver, la saison pâle qui m'est si chère.

IVRESSE

Tu as froid.

Tu le connais ce froid-là, c'est un froid d'immobilité, un besoin de bouger. Besoin de bouger les muscles pour que leur travail se transforme en chaleur, en plaisir d'effort. Besoin de bouger les yeux, de les poser sur autre chose, de bouger le nez pour sortir des odeurs renfermées du dedans, besoin de bouger les papilles aussi, de ramasser des champignons, des châtaignes, des faines, des herbes au bord du chemin, ou simplement de boire un peu de neige fondue, un peu d'eau à la source d'en haut, celle que tu nettoies à chaque passage avec un bout de bâton, avec ta main, avec les outils que tu auras amenés exprès, besoin de toucher les écorces et les pierres qui te donneront l'heure par la chaleur du soleil qui les a quittées ou qui les réchauffe depuis déjà un moment.

Tu partiras peut-être trop vite, si le besoin est trop grand et l'envie trop pressante. Tu sais que l'essoufflement n'est rien, qu'il se régule bien vite, mais que la sueur, elle, est plus perfide, qu'elle humidifie les vêtements, les rends ennemis de ton corps quand ils devraient être ses alliés, quand elle te refroidira à la première halte, juste au moment où il aurait fallu, serein et apaisé, rester parfaitement immobile pour localiser l'oiseau qui sifflote son morse mélodieux, laisser venir à toi ces bruits de

pattes qui ratissent les feuilles mortes, ou donner toute la place à ton nez qui a repéré l'odeur du champignon, le parfum animal de qui a dormi là, sur ce lit de feuilles froissées.

Alors tu repartiras, tu poseras le pied sans que ta tête s'en mêle, la cheville souple et naturelle, avec la plus grande précision mais sans y prêter aucune attention, en évitant les racines, les pierres, les dévers, les glissades. Le geste parfait. Avec cette bouffée d'ivresse, ce petit shoot d'apesanteur que tu ressens quand tout se pose comme il faut. Ce que tu ressentais quand tu étais parfaitement placé sous la lourde caisse de poisson, que sa trajectoire était parfaite, pas une miette d'énergie en trop, les bras, les épaules, le dos, tout ton corps fluide et d'une précision remarquable, jusque dans la répétition, quand ton bras faisait voler l'aussière, que tu te déplaçais jusqu'à ta plus grande diagonale et qu'une fois sur le quai, un tour mort suffisait, quand tu te déplaçais à bord sans avoir besoin de te tenir, quel que soit l'état de la mer, les genoux toujours là pour répartir l'info pour que toujours tu sois d'angle avec toutes les lames, tant dans les longues houles que dans les mers hachées. Le geste parfait.

Tu n'y penses pas à tout ça, pas besoin c'est en toi.

En marchant, tu laisseras les branches des arbres broser tes épaules pour en enlever les pellicules de regrets, la couche de spleen qui te paralysera si tu la laisses épaissir, ce costume de glaise qu'il te faut briser chaque matin avec ta main valide, qu'il te faut distancer, battre de vitesse jour après jour pour l'empêcher de revenir s'installer, peser sur ta nuque, sur tes épaules, sur ton dos. Et dans ta tête.

Alors tu te concentreras tout d'abord sur les odeurs, en fermant les yeux et en expirant fort pour laisser ensuite tes poumons se remplir de toute la forêt. Il faudra tourner la tête, comme tu le fais aussi pour savoir d'où vient le vent. Au vent, tu lui offriras ton visage, les yeux fermés. Ensuite viendront les sons, qui disent le mouvement et la vie. Tes pieds se poseront l'un après l'autre sans que ta tête s'en mêle, ils iront là où il faut sans que ta tête s'en mêle, tu seras juste une vie parmi les vies puisque ta tête ne s'en mêlera pas. Tu seras ivre dans la forêt ivre.

Quinze

Tu pourras rentrer. Tu n'auras plus froid.

LE BLOG DE BLAISE, 14 NOVEMBRE, SAVOIE

Je suis rentré d'Espagne depuis deux bonnes semaines maintenant. Le temps de me retrouver, de me réinstaller dans le chalet qu'on me prête pour l'hiver en haut du village de mon enfance et me voici au calme pour revenir sur cette rapide escapade Andalouse. Là-bas j'ai pu récupérer le véhicule qui me servira de cocon pour le reste du voyage. Algeiras est aussi le point de départ officiel de la route E15, mon itinéraire pour remonter vers le nord. De plus, Jerez de la Frontera n'est pas très éloignée et j'en ai donc profité pour aller voir ce vignoble à l'origine du Xérès en pensant aux tonneaux dans lesquels il séjourne et qui, une fois vides deviendront précieux voire incontournables pour la maturation de nombreux whisky.

Pour goûter les deux bouteilles de vin que j'ai ramenées, j'ai eu l'aide de Jeanne, une amie d'enfance. Ce soir, nous avons décidé de fêter nos retrouvailles, mon retour dans nos montagnes, le début de l'hiver, le commencement des travaux sur mon camion, on ne sait pas trop quoi encore, mais on avait envie de se retrouver. C'était donc l'occasion. Elle a apporté du pain et du fromage pour accompagner les vins : un Pedro Ximenez et un Amontillado. En Andalousie, je ne suis pas resté

longtemps, et je n'ai pas visité les caves. Un peu à cause du prix, mais aussi parce que je n'avais pas envie de voir trop de gens, de leur parler, de devoir expliquer dans une langue que je ne connais que très peu, ce qui était arrivé à ma main. Parce que c'est toujours comme ça que ça commence. Mon pauvre... comment ça vous est arrivé... et comment vous faite pour... ça doit être compliqué de ça n'est pas trop dur pour... Et je n'avais pas envie de tout ça.

C'était aussi mes débuts dans la vie nomade, j'avais tout à découvrir. Première nuit dans le camion. Je n'avais pas bien dormi, sommeil en pointillés, nouveaux bruits, nouvelles odeurs, montagnes russes dans ma tête. Peur d'avoir oublié quelque chose d'important, euphorie du départ, peur de m'être embarqué dans quelque chose de trop grand, adrénaline de tant de premières fois en même temps. Réveils en sursaut : j'ai bien fermé à clé ? Rajouter bidon pour l'eau et papier toilettes sur la liste des courses. Puis me sourire, béat, d'avoir fait le premier pas, d'être là, trop de bonheur pour que mes yeux se referment : j'y étais, j'étais parti pour de vrai. Doutes, euphorie, pointillés, et valises en malles de transatlantique sous les yeux au lever du jour. Pour mon premier jour, j'ai essayé de tout faire pour pouvoir garder le plus possible de détails dans mes souvenirs, rien ne devait m'échapper, tout devait être symbolique, unique, solennel. Maintenant ça me fait sourire d'y repenser, mais par exemple, il n'était pas question de commencer la journée sur le parking devant chez Anatole qui m'avait vendu le camion. Il me fallait un endroit avec vue. Passage à la superette pour les premières courses. Dans la petite boulangerie du coin de la rue, j'ai acheté ce qui était en face de moi : churros. Ils sentaient bon le sucre et la friture, ils étaient bouillants, j'irai les manger au bord de la mer, sur la route de Jerez, phare de Punta Carnero repéré sur la carte.

Météo parfaite, quelques petits nuages potelés, rondouillards et débonnaires dans un ciel tout bleu, mer calme avec juste quelques vaguelettes qui venaient battre le rythme du large sur les cailloux de la plage. J'ai laissé le camion un peu plus haut au bord d'un trait de goudron dont les bords s'effiločiaient, au

milieu des vieux papiers et autres boîtes de bière, déchets volants retenus par des buissons maigrichons mais hérissés de piquants intraitables. Trop d'attentes ? Ces quelques déchets ne valaient pas une déception. C'était beau. Derrière le phare, le détroit de Gibraltar avec les plans qui s'empilaient. Tout en bas, l'eau bleue, puis une fine ligne de crème blanche qui disait la brume et la distance, avec au-dessus, une terre voilée et couronnée de nuages légers. Et au-dessus, du bleu, comme en bas. Sandwich de paysage, le tout traversé par le pic du phare orné de sa tomate cerise. J'avais faim. J'ai mangé mes churros tièdes en regardant l'Afrique, les yeux sur un continent, le regard posé sur un autre. Le grand départ me donnait des idées étranges de géographies sentimentales, d'îles à venir, d'anciennes navigations. Regarder la mer ne me faisait plus si mal, j'arrivais de temps en temps à poser sur les vagues autre chose que de la douleur et des regrets pour ma main perdue. Je n'ai quand même pas trainé, direction les vignes pour ne pas laisser mes pensées divaguer trop loin. Pas de visite dans les bodegas aguicheuses, trop chères et déjà pleines de visiteurs, je suis resté au milieu des ceps alignés, taillés, étirés, ligotés. Une fois encore, sentiments mitigés, réflexions sombres. Encore beaucoup de noirceurs en moi à ce moment-là. Pourtant je sens que je suis enfin prêt. Par intermittence certes, mais de plus en plus souvent j'arrive à faire une place à la beauté, au luxe, au calme et à la volupté...

Je sais. En évitant les rencontres et en partant si vite j'ai sûrement manqué beaucoup de choses. Mais je n'étais pas encore prêt. Peut-être que j'y retournerai un jour. Pour compléter. Programme trop chargé pour un début. Mais j'ai quand même ramené le camion et mes deux bouteilles de Xérès. Et maintenant, Jeanne à mes côtés, je suis paré à les goûter !

On commence par l'Amontillado en pensant à Edgar Poe et à sa nouvelle parmi d'autres « histoires extraordinaires », traduites par Baudelaire. Un des rares livres que je garde toujours avec moi. On sort deux petits verres, c'est Jeanne qui débouche : avec deux mains c'est plus simple, ça évite d'y mettre les pieds. Odeur de noix, sec malgré une couleur suave et liquoreuse orangé foncé, des idées de vin de noix, d'Arbois, du Jura à vous

hérissier les papilles, à vous mettre du cuir au milieu de la langue. Tanique, pas du tout sur le sucré. Vin sec et fort, mais en restant dans la cour des vins sans aller jouer les eaux de vie. Fin en noyau de cerise. On est surpris par l'écart entre ce qu'on attendait à la vue et qu'on a trouvé au goût. Agréable surprise, du caractère sous une allure débonnaire. Je note. Pour ce blog, j'essaye d'être sérieux et précis.

Pause pain et fromage avant de passer à la deuxième bouteille. On rajoute quelques morceaux de bois sur le feu, on rapproche nos trois mains pour profiter de la chaleur. Côte à côte et en silence, chacun ses flammes. Verres rincés, croutes et miettes poussées sur le bord des assiettes vides, on peut passer à la deuxième bouteille. Peut-être les effets de l'alcool mais on s'est pris au jeu de la dégustation et c'est à celui qui réussira à nommer ce qu'il goûte, à identifier, à rapprocher, à coordonner mots et papilles pour qu'on puisse échanger sur nos sensations. La deuxième bouteille porte un nom de patriarche, de chef de famille qui dirigerait son petit monde d'une main de fer tout en se laissant pour lui-même, la bride sur les sucreries. Pedro Ximenez. Et cette fois, moins de surprise, le liquoreux sur le verre se retrouve sur le palais. Très sucré, épais, presque visqueux. Pour le goût, on s'est retrouvés sur fruits secs, raisins, pruneaux. Jeanne a parlé d'Armagnac, que je ne connais pas assez pour que ça puisse faire partie de mes références. De mon côté, je suis parti plus vers le miel, le caramel et peut-être un peu la vanille. Mais sur la vanille, elle n'a pas approuvé. Et puis, Jeanne a évoqué le goût du bois et de gorgée en gorgée, la conversation s'est éloignée du Xérès. On est revenu sur le voyage, les bricolages à faire sur le camion, les tonneaux, les barriques, le bois, les arbres, le bois. Et après la vaisselle, Jeanne est retournée chez elle au-dessus de son atelier de menuiserie. Bientôt commenceront les grands travaux pour nous préparer, le camion et moi à la deuxième partie de mon voyage, la route vers l'Écosse et ses whiskys. Quand le Xérès sera devenu Sherry.

NEIGE

Il neige, tu as passé toute la journée à regarder par la fenêtre. Les branches des arbres qui se chargent de blanc en gardant leurs dessous noirs, les nuages épais et doux qui éloignent le lointain et font l'intimité, les flocons qui forment une masse tout en haut de ta vue, puis se séparent, deviennent chacun un petit point unique, chacun son histoire, sa forme, sa trajectoire, comme autant d'oiseaux minuscules, des morceaux de nuages.

Le blanc sur les choses et le sol, qui recouvre le beau comme le laid, qui arrondi les formes, adouci les arêtes. Cache son double jeu. La neige est un oxymore sans tiédeur. Une violente douceur, un ennui passionnant, une légèreté qui s'accumule jusqu'à l'avalanche avant d'emporter tout ce qui lui ferait obstacle. Édredon ambivalent jusqu'au sournois du pont fragile posé sur la gueule ouverte d'une crevasse.

Dans ta tête tout se mélange, la neige d'hier et celle d'aujourd'hui. Pas la neige du ski ou des rigolades en luge, celle-là reste de côté aujourd'hui, tu ne retiens que la neige lente, au mieux celle de la marche surtout celle de la tasse bien chaude, au fumet qui brouille la vue, qui fait se tourner le regard vers l'intérieur, vers le blanc sur lequel on poserait des mots. Des sensations aussi.

Le froid d'abord, pervers et mortel quand tu dois aller chercher du bois, douceur apparente qui t'enveloppe pour mieux te broyer, te digérer, te recouvrir et te faire disparaître. Te

faire rougir jusqu'à te rendre d'une pâleur d'exsangue. Te border éternellement dans la douceur du gel, dans le silence du blanc. Puis la douleur qui fait revenir la vie dans les doigts, dans ta main, l'onglée jusqu'aux larmes pour tes deux mains d'alors, celles que tu pouvais encore frotter l'une contre l'autre dans les moufles mouillées du petit garçon d'avant. La douleur qu'on attise en se frappant le bout des doigts pour motiver le sang à revenir y faire un tour. La sensation d'avoir des extrémités en bois, en bûches, énormes et insensibles.

Pour les sons aussi la neige est binaire, elle assourdit, elle isole, elle lisse les bruits, les filtre pour leur donner du lointain. Elle écrête les courbes jusqu'à la tombée du jour, de ce jour lumineux, quand elle va se détacher en plaque pour glisser sur le toboggan du toit en secouant toute la charpente et en hurlant de rire à l'idée de te voir sursauter dans ton lit, arraché au sommeil par le frisson beuglant de toute la maison. Et le lendemain matin, par la fenêtre vignettée de givre gelé, tu ne verras plus que du blanc, du blanc de la neige tombée du toit pour faire un tas si haut que tu te seras transporté dans un igloo, écran blanc pour projeter les souvenirs d'avant, sans les couleurs d'avant, images en noir et blanc de personnages fantômes pâlis par les années. De ta famille d'avant ne reste plus que les formes, les contours, les ombres et si peu de lumières. Tes parents, ta famille, entité étrange réunie par les gènes dans des actes officiels. Et par rien d'autre. De ceux qui alors venaient te chercher à l'école, signaient les mots de la maîtresse et te donnaient à manger, tu n'as que des souvenirs recouverts par la neige, effacement volontaire. Pourtant à côté de cette vie de la maison il te reste d'autres portraits, des copains, des amis, des noms ou des surnoms que tu aimerais voir en signature d'un message, mais que tu ne convoques pas. Des rires. Des images en couleur. Mais elles aussi recouvertes par la neige. Par moments tu hésites. Mais seulement sur la nature de cette neige tombée sur tes souvenirs. Une neige épaisse et lourde ? la croutée détestée des skieurs, celle qui a fondu et regelé en surface ? celle sur laquelle le givre fait pousser ses cristaux ? celle qui se souffle légère en poudre de sourires ? celle qui mouille et se colle en boules bien compactes ?

Quinze

celle qui est tant tassée qu'elle se transforme en glace,
translucide, déformante, compacte et si solide.

Tu hésites, tandis que sur le gaz, la bouilloire s'impatiente.

PEAU DE BOIS

Tu attends que la bouilloire chante enfin pour vous préparer une gourde de ce thé que vous avez bu au coin du feu lors de sa dernière visite. Ensuite tu descendras la retrouver à l'atelier. Vous choisirez le bois ensemble. Pour l'odeur, pour le grain, pour la couleur. Ensuite tu la laisseras faire. Tu la regarderas faire. Comme elle te le permet parfois, en échange de ton silence et de ton invisibilité. Cette fois, il faudra un morceau de bois pas trop long, mais d'une bonne section, pour qu'une fois travaillé, tu puisses encore y placer confortablement ton moignon. Pas trop fin non plus, pour que ça reste solide, mais pas lourd pour autant. Ce ne sera pas une prothèse, tu ne cherches pas à avoir une nouvelle main. Tu as perdu la tienne. C'est définitif et rien ne la remplacera. Simplement un peu d'aide pour faire certaines choses, en évitant le froid, le contact si froid du plastique et du métal qu'on voulait t'imposer. Du noyer, ça te plairait bien. Du noyer de par chez vous, ce serait encore mieux. Pour le goût des noix juste tombées et pas encore sèches, pour le brou qui s'accroche à la peau avec une détermination sans faille à marquer l'automne. Pour l'odeur. Pour tous les parfums du noyer. Mais pour le choix du morceau de bois, vous aurez surtout besoin de son expertise. Pour lire ses veines, savoir comment l'aborder, savoir s'il est prêt à la seconder. Car avec

elle tu as appris que toujours le bois décide. Que c'est une question de temps mais que toujours, il aura le dernier mot. Il se fendra, se cassera, se déformera, se tordra, se rebiffera. Il ne se laissera jamais faire. Sauf s'il a donné son consentement. Alors il offrira tout ce qu'il a, tout ce qu'il est. Et pour toujours.

Une fois le bois choisi et avant de commencer, elle vérifiera ses ciseaux et les fers de ses rabots. Du bout du doigt, tendrement, en équilibre sur le fil du tranchant. À la plus frêle incertitude, elle sortira les pierres, l'eau et le guide peaufiné par ses soins pour avoir un angle parfait et un tranchant redoutable. Pour avoir les copeaux les plus fins. Pour avoir un fini plus doux que du satin, plus doux que ... Mais tu t'égaras. Elle commencera par prendre la mesure de ton bras. Enfin, de ce qu'il reste de ton bras. Vous discuterez des dimensions, objectifs, contraintes techniques, points de frottements, endroits plus sensibles, les cicatrices plus pâles sur lesquelles elle apposera son regard et ses doigts. Dont elle suivra les cours.

Au départ, ce sera un peu comme pour faire un bol, un gobelet ou une coupe. Le gros du travail à l'extérieur, elle le fera au rabot, méthodiquement. La pièce de bois bloquée dans la vis de l'établi. Première arête, quart de tour, deuxième arête, quart de tour et ainsi de suite pour le premier tour. Au deuxième tour, la base n'aura plus quatre côtés, mais huit. Chaque passage augmentera le nombre de faces de la base, jusqu'à ce que sa main passée sur le bois estime le nombre de côtés suffisamment proche de l'infini pour le voir comme un cercle. Là elle passera au rabot japonais, celui qu'on ramène à soi, contrairement aux rabots européens qu'il faut repousser à bout de bras. Ses copeaux se feront encore plus fins, extrêmement fins, suffisamment fins pour que la lumière passe sans méfiance à travers. Ils seront longs, réguliers, sans écorchure. Volutes de copeaux. Pour le reste du travail, il faudra utiliser les ciseaux à bois. Ciseaux courbes pour l'intérieur et ciseaux plats pour l'extrémité qui portera les ustensiles dont tu as besoin. Elle finira au couteau-croche, celui qu'elle utilise pour les sculptures. Il vous faudra de la patience, de la concentration, surtout pas de précipitation pour avoir l'épaisseur parfaite. Résistance et

finesse. Aussi des essais, de nombreux essais, pour que peau et bois s'apprivoisent, se marient sans que le temps ne puisse jamais les blesser. Aussi pour ne pas la meurtrir, elle, pour éviter tout glissement d'outils, toute inattention, toute impatience qui pourrait la blesser, être fatal à un de ses doigts, à une de ses mains. Qui pourrait te renvoyer à tes abîmes par le partage, par le miroir de sa douleur. Mais ça n'arrivera pas. Non, le savoir de ses doigts vous portera. Vous emportera loin de ça.

À la fin du polissage, elle travaillera à l'oreille, en questionnant le bois à petits coups, en écoutant sa réponse, grave ou ténue suivant son épaisseur. Ce sera le moment délicat, celui où il lui faudra de la retenue en vue du but si proche, pour s'arrêter juste avant que, de fine, la paroi ne devienne trop fine et qu'apparaisse la fissure, la déchirure. La rupture. Tout serait à recommencer. Mais ça n'arrivera pas. Pour le finissage, ce seront les bouts de ses doigts, ce sera sa peau qui donnera le signal de la douceur, qui lui dira si elle peut passer à l'étape suivante, la dernière étape, l'huile qui va redonner la couleur au noyer, désaltérer le bois, le protéger et lui donner son velours comme sa profondeur. Son odeur, son parfum. L'huile apportera la lumière, le contraste, les couleurs si chaudes du crépuscule sur un horizon doux mais terne. Alors, une fois qu'elle l'aura taillé, raboté, sculpté, façonné, poli, huilé et ajusté au bout de ton bras, ce morceau de noyer mort redeviendra vivant. Il te suffira de poser les yeux sur la peau de ton bois.

BIBLIOTHEQUE DE SAUVETAGE

Liste des livres à emmener

Edgar Poe, histoires extraordinaires, traduction Baudelaire

Baudelaire, les fleurs du mal

Cendrars Bourlinguer, la main coupée, l'homme foudroyé

Hugo Prat, la ballade de la mer salée

Nicolas Bouvier, l'usage du monde

Catherine Meurisse, la légèreté

Rimbaud, le bateau ivre

Marguerite Yourcenar, nouvelles orientales, comment Wang

Fo fut sauvé

Sophie Divry, cinq mains coupées

Tennessee Williams, Nouvelles

Virginia Woolf, vers le phare

Vercors, le silence de la mer

R.L. Stevenson, l'île au trésor et voyage avec un âne dans les

Cévennes

Et quoi d'autre ? Il reste de la place.

TA ROUTE

C'est une toute petite route, un chemin à peine goudronné, timidement noirci. Toujours plus ou moins autour de la E15 qui te donne la direction. Tu lui tournes autour sans jamais l'emprunter, ta route est le lierre de cette autoroute prétentieuse et payante, hautaine et normalisée. Tu as du temps, pas vraiment de but, tu serpentes en flânant, tu roules en restant sur le bitume, fil conducteur confortable pour la conduite et pour ton camion plus si jeune. Route parfois rehaussée de lignes blanches, de pointillés ou se noyant simplement dans l'ancien vert des herbes jaunies, le brun de sous-bois ou des champs retournés.

Tu roules entre deux parallèles, mais pas des parallèles d'école, des parallèles de dessin, celles qui se rejoignent, qui font naître ton point de fuite. C'est là que tu vas, au point de fuite. Même si tu ne peux plus dessiner comme avant, tu vas dessiner autrement, avec des mots, avec des photos, esquisser, raconter, partager, bourlinguer, avec ta main coupée, te laisser foudroyer. Ton point de fuite qui fuit toujours devant toi, qui s'amuse, qui vient tourner en riant sur les ronds-points comme un gamin qui accroche sa course au poteau pour tourner, tourner, tourner, toujours plus vite jusqu'à finalement laisser glisser les doigts et filer droit devant, un peu étourdi de ce bonheur gratuit.

Tourner, tourner, tourner et prendre la route en face, quelle que soit la pancarte.

Ensuite, pomme dans une gouttière repoussée par les deux bas-côtés, la voiture continue son chemin, sur la route. Tes roues rondes roulent sur la terre ronde, roulement sur roulement, on peut rouler toujours, cercle sur cercle, infini du rond, moins vertigineux à concevoir que l'infini du long, l'infini du temps moins effrayant que celui de l'espace, de la route qui ne s'arrête pas, sans bord, sans falaise, sans mer, sans limite, sans la fin du monde. Rouler, tu peux tant que tu es sur la terre, la terre ferme, solide, pas liquide. La voilà ta limite à toi, la mer, revoir la mer, l'eau salée, le port, le ferry, le bateau. Quand tu étais dans tes montagnes, il y avait aussi de l'eau, des lacs, des étendues d'eau. Qu'est-ce qui change ? Voir la rive d'en face dans un lac, la savoir là, proche ? Pas seulement, mais un peu quand même, l'horizon, l'infini une fois de plus, la courbure de la terre, cette boule qu'on voit plate, aplatie sur nos cartes, qu'on a tant de mal à se savoir en mouvement quand on se sent immobiles. Immobile dans ton van, tu avances sur le trait de ta route, le trait continu de la E15 qui se transforme bientôt en pointillés puisque tu arrives à la mer. Calais dans moins de cinquante kilomètres. Les bords de ta route t'ont déjà averti. Murs de briques et toit d'ardoises, des champs et des champs, un canal résigné qui va se perdre ou se pendre, des cathédrales pour uniques montagnes, une âpre gravité de subsistance où la chaleur se mérite.

Bientôt Calais, revoir la mer, la mer du Nord, celle qui t'a offert ses plus beaux gris, ses aquarelles les plus douces. Mais aussi celle qui t'a pris ta main. Panneau pour la direction de Dunkerque. Pas encore, pas encore prêt pour y retourner, pour revoir Fred, Dédé le port. Le bateau. L'eau salée. Le sel, c'est ça, c'est le sel qui fait toute la différence, alors qu'on peut aussi bien naviguer sur un lac, pêcher sur un lac, perdre une main en pêchant sur un lac, mais le lac ne te fait pas le même effet. Eau douce, eau salée, celle qui apaise la soif, qui calme les brûlures, qui va en sautillant se faire torrent, contre celle qui ronge les plaies, creuse les blessures, celle qui corrode, qui use de vague en vague, patiemment. Ton moignon n'est plus une plaie, la peau

s'est refermée, la peau a recouvert la plaie qui donnait au dehors un accès à ton corps, à ta chair, ta chère chair, ta main, tes os, tes muscles, tes tendons, ton sang et tes nerfs, surtout à tes nerfs, accès à ton intérieur. Ton bras n'est plus une plaie, il ne craint plus le sel. Il ne devrait plus craindre le sel. Tu as durci ton moignon pour qu'il te soit utile, que tu puisses l'adopter comme une partie de toi, qu'il puisse porter, supporter, aider, qu'il soit un sixième doigt, malhabile et épais mais maintenant capable de plaquer l'oignon sur la planche pour l'émincer finement, capable de caresser le chat qui passe parfois par là à l'heure des croutes de fromage. Caresser le chat. Pas caresser. Pas caresser vraiment. Ça tu ne sais pas encore, pas encore osé, bloqué par la peur d'avoir le mouvement brusque, encore trop malhabile pour qu'on puisse dire caresse. Pourtant, la peau de ton moignon qui ne sait pas donner sait déjà recevoir le frisson de chaleur du contact de l'autre, toute cette mécanique est toujours bien en place, tout ton sang circule encore, il circule encore dans tout ton corps, les bras, les jambes, et jusqu'à ton sexe. Douleur de la douceur. Ta mécanique est prête, mais toi, tu n'es pas prêt. Tu n'es pas encore prêt. Tu as quitté Anita. Entre vous, il y aurait toujours eu la mer, le silence de la mer, le sel, le souvenir de la plaie qui ne guérira pas, lui.

Revoir les copains, tu y as pensé, la direction Dunkerque sur les panneaux, tu as hésité. En revenant de ce voyage, peut-être. En revenant tu auras des choses à raconter, pas juste ta main, tu ne veux pas qu'elle te résume, qu'elle te définisse, qu'on te réduise au fait d'être manchot. Pour les copains, les copines, tu es presque prêt. Pour une copine, pas encore. Article défini, indéfini, toute la différence... Subtilité du langage, cruauté du langage. Pas encore prêt à lui demander sa main.

Toujours tes pensées de mains. Conduite en état d'introspection.

Au rond-point tu as pris tout droit. Tu viens de manquer le carrefour pour aller vers le port.

LA MANCHE

Tu es sur le port de Calais, terminal des ferrys. Au guichet, on t'a donné un billet à accrocher à ton pare-brise avec un numéro de ligne. Des grilles, hautes, acérées et recourbées au sommet posent clairement les limites. Mais toi, tu as la chance d'avoir des papiers. Avoir de la chance... Ta camionnette blanche est sur sa ligne, devant des voitures, derrière des voitures, à gauche des camionnettes plus grosses que la tienne, à droite des voitures. Tu es dans ta file, entre les deux lignes blanches peintes sur le goudron. Tu attends, tu es vide. Indifférent. Rien ne bouge en toi. Tu sais ce qu'il faut faire, tu le fais. Avancer quand les autres avancent, passerelle, au-dessus de quelques mètres d'eau sale, fracas de ferraille qui énumère les passages, entrer dans le bateau, te caler contre l'autre voiture, contre la paroi de tôle, le long des lignes, selon les instructions des bras de l'homme qui te fait signe d'avancer encore un peu, encore un tout petit peu. Stop. C'est bon. Et qui passe à la voiture suivante. Grosses bottes avec le bout renforcé pour protéger les orteils, les deux bandelettes de cuir de chaque côté pour pouvoir les enfiler rapidement, le gilet de sauvetage gonflable autour du cou et serré autour de la taille, la veste chaude avec le col en fourrure synthétique remonté sur la nuque, le bonnet. Tout glisse sur toi sans s'arrêter. Tu as été à la place de cet homme, tu as fait ce

qu'il fait, habillé comme lui. Matelot sur un ferry, trois mois. Et alors ?

Tu prends ton sac, fermes la voiture, les clés dans la poche, replier les rétroviseurs, escalier jaune, pont passagers, cafeteria. Café. Tu paies en euros, on te rend des petites pièces lourdes avec la reine d'Angleterre sur une des faces. Table et chaise fixées au sol, tu vas s'asseoir près d'une fenêtre. Tu poses ton café sur la table, cale ton sac à dos entre tes pieds, ouvres ta veste, en écarter les pans alourdis par le contenu de tes poches, poses les coudes sur la table, la main à plat sur ton moignon et regardes par la fenêtre. La mer. La Manche. Celle qui t'as trahi. Celle qui t'avait séduit juste pour mieux te détruire. Et rien. Aucun sentiment, aucune émotion, aucun souvenir, le vide, l'indifférence. Nuages et brumes entremêlées. Blanc. L'eau est sale et plate, le ciel bas, la vitre poisseuse, les goélands, vulgaires. Pas d'odeurs, pas de sons, rien ne t'atteint.

La traversée en ferry, il y a longtemps que tu y penses, que tu l'anticipes, que tu la redoutes. Revoir la mer, la Manche, cette ironie du langage, Manche, manche, manchot. Tu avais peur des souvenirs que les hélices allaient brasser, la boue et la vase qui allaient remonter, te troubler, te faire mal. Tu avais peur de craquer, de te mettre à pleurer, de ... tu ne savais pas vraiment quoi, mais tu te redoutais, craignais tes propres réactions. Et rien.

Tu avais préparé ton petit sac à dos avec soin. Casque pour la musique, carnet et crayons, de quoi écrire ou gribouiller, de quoi lire, Baudelaire et ses fleurs malades, ces poèmes dont la noirceur te rassure toujours, la beauté du désespoir dans laquelle tu aimes te fondre avec délices. Mais non, le sac restera fermé, tu restes là, à regarder la mer sans la voir. Les cavalcades, les bousculades et les cris de toute une classe de collégiens en voyage scolaire ne te gênent pas quand ils ont exaspéré tous tes voisins au point de les faire partir pour un autre coin du bateau.

Mer calme, pas de vagues. Soleil voilé, pas de lumière, pas de contraste. Mais ça n'aurait rien changé, ça n'aurait pas suffi à changer quelque chose. Annonce de l'arrivée, tu te lèves, mets ton sac sur ton dos, déposes ton gobelet de café dans la poubelle.

Le gobelet est vide, mais tu n'as pas souvenir de l'avoir bu. Tu te diriges vers les escaliers jaunes, attends au milieu des autres voyageurs que quelqu'un vienne enlever la chaîne en plastique rouge et blanche qui barre l'accès au pont voitures pendant la traversée. Escalier étroit et raide, rampe en bois patinée ou tartinée, suivant les sensibilités, marches en lino jaune veiné de gris façon fausse pierre, nez de marches en baguettes d'aluminium rainurées pour empêcher les glissades. En bas de l'escalier, tôle peinte de multiples fois en vert foncé, porte étanche avec une roue au milieu pour assurer la fermeture. Il faut lever le pied de quinze bons centimètres pour passer le pas de la porte. Pont voitures, tu retrouves ta camionnette, poses ton sac sur le siège passager à côté de toi pour avoir ton passeport sous la main et t'assois au volant. Quand la voiture devant toi démarre, tu démarres également, sors du ferry en passant sur la passerelle en métal qui énumère les passages dans un fracas de ferraille, la mer est derrière toi, tu ne l'as pas vue, pas vues non plus les falaises de Douvres. Tu es en Angleterre, asphalté et bandes blanches, tu te concentres pour rouler à gauche, pour laisser la bande de droite libre pour ceux qui viennent prendre sa place dans le ferry qui retournera bientôt vers Calais.

Premier rond-point à gauche, c'est facile, tu suis les autres, tu t'habitues, roules à gauche sans y penser. Sur l'écran de ton téléphone accroché au pare-brise, la route s'affiche. Tu avances d'abord vers Londres, puis cherches sur la carte une petite route au milieu du vert pour t'arrêter et dormir.

Parking désert, départ de chemins de balades dans la campagne, vert clair gribouillé par des haies d'un vert plus foncé. Longtemps tu restes assis derrière le volant, face à quelques arbustes entortillés de ronces. Tu es arrivé en Angleterre, tu as traversé la Manche, tu as pris le bateau. Non. Tu t'es regardé arriver en Angleterre, traverser la Manche, prendre le bateau. Tu as l'impression d'avoir fait la traversée en apnée. Sans émotions, sans sentiments, vide, indifférent. Tu penses à Oliver, le boxeur manchot de la nouvelle de Tennessee Williams « One arm » indifférent à son propre corps jusqu'à la prostitution, jusqu'au meurtre, jusqu'à la chaise électrique. Ou presque.

Quinze

Assis bien droit face au pare-brise, la main et le moignon posés sur le volant de ta voiture.

Demain, il faudra que tu fasses le plein.

TO THE LIGHTHOUSE

Avant, j'ai bossé dans deux autres stations-services. La première en Angleterre au bord de la E15, la toute droite, là où le monde se divise encore en deux directions opposées tout en haut des panneaux bleus d'autoroute, the North et the South. C'était l'usine, du bruit, du stress, pas le temps de discuter, ni entre collègues ni avec les clients, j'ai pas tenu bien longtemps. Maintenant je refuse les boulots en équipe, je préfère travailler seule.

Ensuite j'étais sur Lewis et Harris, en bas de la descente juste avant Tarbert. C'était vraiment sympa, je voyais les voitures arriver de loin, elles serpentaient dans la descente, petits points, puis on distinguait le volume, camion, camionnette, van, voiture, moto, ensuite la couleur, le nombre de personnes assises à l'avant, les silhouettes, puis les visages quand ils s'arrêtaient et celui qui descendait pour l'essence, je l'avais en entier. Beaucoup d'habités, on reprenait notre conversation où on l'avait laissée, des touristes aussi, des gens qui venaient pour les paysages, le calme, la plage en été. Maintenant je suis à Lochinver, en ville, enfin à la sortie de la ville. En face de la chaise où je me tiens toujours, les deux pompes et seulement un morceau de route avec un virage quelques centaines de mètres plus loin. Mais si je me penche, j'ai un bout du loch. Quand il ne pleut pas, je suis souvent dehors pour voir les loutres qui viennent se rouler dans l'herbe de la berge, chercher à manger, jouer, nager dans les

algues, plonger sous les feuilles en lamelles allongées et épaisses, elle se chamaillent et ressortent avec la fourrure toute débraillée. Les voir me rend sereine. Ça me donne confiance. Confiance en quoi, aucune idée, mais j'ai confiance. Déjà en moi, probablement.

Le reste du temps, je regarde les gens. Les gens d'ici, maintenant, je les connais, je les vois régulièrement, on discute souvent, ça commence par la météo, et puis on se perfectionne, on entre dans leurs histoires, presque dans leur intimité. Au début on s'est reniflés, nouveaux des deux côtés, chacun voulait savoir à qui il avait affaire et à qui il allait avoir à faire, parce que par ici, la voiture c'est essentiel pour tous les déplacements, surtout les plus quotidiens, ceux auxquels on tient le plus. Alors un petit crédit en cas de coup dur, le portefeuille oublié, tout ça, on se teste, on se jauge. D'accord pour rendre service, pas pour me faire avoir.

Et puis il y a les gens de passage. Mes préférés. Ceux dont la plaque d'immatriculation dit l'éphémère. Ceux-là partent en me laissant toutes les portes grandes ouvertes pour leur imaginer une vie, un passé, un voyage, un point fixe entre les voyages, une famille, un travail... Avant, à Tarbert, les gens arrivaient de loin, presque du rêve et grossissaient, prenaient de la réalité, du vrai, des cheveux, une coiffure, des yeux d'une couleur ou d'une autre, un regard. Maintenant, je pars du visage que je découvre et je diminue ma distance focale jusqu'au grand angle, du détail pris au télé objectif, je leur déplie une vie pour l'avoir en entier devant moi, quasiment sur 360°, le fish-eye. Un corps, une démarche, une famille, des amis, des amours, une histoire, et même un avenir.

Hier, je regardais les loutres jouer. Les deux petits deviennent grands, ils s'éloignent de plus en plus de leur mère qui en profite pour se reposer sur les herbes entre les rochers sur la rive d'en face. Une camionnette blanche s'est arrêtée, plaque française, une camionnette style sacochette à roulette pour artisan, mais il y avait une fenêtre sur le côté, donc sûrement pour dormir à l'intérieur. Le conducteur était seul et il est descendu du mauvais côté, ça me surprend toujours sur les voitures françaises. Mais

surtout, lui n'avait plus que la main gauche, sa manche droite se terminait par du vide, même s'il s'est servi de ce bras-là pour refermer sa portière, ça m'a fait bizarre au premier regard, c'est ça que j'ai retenu. Il a fermé la portière sans la claquer et n'avait pas l'air pressé. J'ai horreur des gens qui sont en vacances et qui sont quand même pressés. Enfin, lui est venu tranquillement à côté de moi regarder ce que je regardais. Et on est restés côte à côte une bonne dizaine de minutes, en silence, à observer les loutrons se courir après, se rouler dans la vase, aller se nettoyer, se ressuyer sur la rive pour aussitôt replonger entre les algues, nager, plonger, s'attraper, se distancer, sauter et courir pour sauter dans l'eau avec un grand plouf. De temps en temps, il faisait des photos avec son téléphone portable. Il le stabilisait avec son moignon, et puis la main gauche pour le tenir entre le pouce et l'annulaire, les autres doigts pour faire des réglages. S'il voulait avoir accès à l'autre côté de l'écran, il maintenait le téléphone contre son ventre avec son moignon et pianotait avec sa main valide. Sa main amie comme je l'ai lu dans un bouquin. Dans sa voiture il avait fait aussi des adaptations : la boîte automatique avec le levier juste à pousser et à tirer avec le reste de son bras, frein à main au pied, pour le reste il se débrouillait m'a-t-il dit avec un grand sourire.

Après les loutres on a pas mal discuté. Des loutres évidemment, et des photos au téléphone pour commencer. Moi, même avec mes deux mains, je me contente d'appuyer sur le bouton, alors qu'il y a plein de réglages possibles, même sur le téléphone. Il m'en a montré quelques-uns mais je vais regarder ça de plus près. Il m'a dit que le téléphone c'est plus pratique pour lui parce que les appareils photos sont tous faits pour les droitiers, que c'est pas si grave, qu'il se débrouille avec un trépied et une télécommande, mais que ça prend du temps à installer et à régler, que le téléphone c'est idéal pour les paysages ou les photos de reportage bien préparées, les portraits posés, par exemple, mais vraiment pas possible pour la photo animalière ou les gens dans la rue. Pour la rue et les souvenirs d'animaux, il a le téléphone. Il m'a dit en rigolant que lui en plus, les gens le voient d'abord comme un manchot et pas comme un

photographe, et que c'est plus facile pour prendre des photos dans la rue, ça détourne l'attention. Je lui ai demandé s'il était photographe parce qu'il avait l'air drôlement calé sur le sujet, mais il m'a répondu que non, mais qu'il connaissait une photographe qui lui avait appris la technique et vendu pas trop cher un de ses anciens boîtiers, mais que pour lui c'était juste une façon de prendre des notes, de se rappeler les endroits, les gens, les moments, qu'il tenait un blog pour raconter son voyage et que ça l'aidait à se souvenir. Il m'a dit que son métier avant de perdre sa main c'était marin, mais ça je l'avais deviné à sa démarche. On a pas mal discuté. Quelqu'un est venu me prendre vingt litres de super entre-temps, mais on a repris ensuite.

Il m'a dit qu'il avait fait toute la E15 depuis Algeiras, en Espagne une idée comme ça, partie d'une discussion sur le whisky, qu'il faisait le voyage des barriques depuis le Xeres jusqu'au whisky. Qu'il n'y connaissait pas grand-chose en whisky, mais que de plus en plus, il trouvait ça vraiment intéressant, la complexité, les différences auxquelles on pouvait arriver en mettant simplement de l'alcool de grain dans un tonneau, qu'il était impressionné par la somme des tout petits détails qui influent sur le processus, le temps surtout, quelque chose qui se construit sur plusieurs générations, la confiance dans les suivants pour affiner le travail, il trouvait tout ça très beau. Alors après Inverness où se termine la E15, il avait continué vers les îles de l'ouest, les Hébrides, sans savoir vraiment où il allait, ni pour combien de temps. Ça dépendrait aussi un peu des sous mais pour l'instant ça allait, il avait fait un héritage. Perdre sa main ça l'avait fait réfléchir à beaucoup de choses, il allait devoir changer de métier, évidemment. Il ne savait pas encore, ce qu'il ferait, mais dans son voyage, il avait pu se rendre compte que tout ce qui est texte et image, c'est ça qui l'attirait vraiment. Avant il dessinait, surtout des animaux, mais maintenant, il avait abandonné l'idée de s'entraîner de la main gauche. Pour écrire oui, pour dessiner c'était vraiment trop mauvais, il avait laissé tomber. Alors, écrivain de voyage, photographe, journaliste peut-être, mais pas dans un journal précis, plutôt des reportages.

D'ailleurs il m'a posé beaucoup de questions sur les loutres, sur ma vie à la station-service, les gens qui passent. Je ne sais pas comment il a fait mais il a réussi à me faire dire des choses que je ne raconte jamais à personne et que j'étais contente d'avoir exprimées, mes rêves, mes petites histoires de gens qui passent, tout ça. La nouvelle caméra de surveillance qu'ils m'ont installée et que je voudrais tant pouvoir utiliser comme une vraie caméra, pas seulement pour les plaques d'immatriculation, mais aussi pour voir les gens, leurs visages, presque pour voir ce qu'ils ont dans la tête, comme les radios pour les os, mais pour les pensées. Doit y avoir un tas de saletés dans les têtes des gens. Mais aussi de très belles choses.

« Peut-être » c'est le mot qu'on a le plus utilisé pendant qu'on a discuté. Alors quand il a dit que peut-être il ferait mieux d'y aller pour ne pas arriver trop tard, je l'ai laissé partir. Il allait à Stoer head pour la nuit, pour voir le coucher de soleil, le lever de soleil, l'horizon, on lui avait parlé du parking au pied du phare. Et quand il m'a dit ça, je me suis rendu compte que le bleu de ses yeux, c'était le bleu de l'eau de mer.

LE BLOG DE BLAISE, 14 MARS, NORTH TOLSTA

North Tolsta, Lewis et Harris, Hébrides extérieures.

Baie, petit loch, fjord, embouchure, ... Disons que c'est un peu tout ça. En forme de poire, ou plutôt de demi-poire, un îlot en guise de cœur. Ou une serrure, avec la clé dedans, cassée. Trait d'union entre la mer et le cours d'eau qui descend pour la rejoindre en sautillant. Autour il y a du sable jaune et quelques herbes vertes entre le jaune et le bleu. Je me suis levé tôt. Ça me permet de profiter du calme et de la lumière du matin. Thé, chaise pliante, couverture sur les épaules et j'admire, je hume, j'écoute. Je profite du frais et de l'air du jour qui vient doucement prendre la place de l'humidité de l'aube. La marée est montée, elle doit être au plus haut, ou presque. L'eau arrive quasiment au ras des herbes, à peine quelques dizaines de centimètres de marge. Elle est montée doucement en commençant par le côté gauche de la baie, en stratège qui lancerait une manœuvre d'encercllement pour s'emparer de la petite île à toupet d'herbes fines située au milieu. Elle est hirsute cette île, les cheveux en bataille, mais elle résiste encore et toujours à l'envahisseur, petite butte de sable entourée d'eau, mais qui redeviendra presque île ou simple relief de l'estran quand la marée retournera à la mer. À

cette heure-ci c'est une île, refuge d'un couple de canard qui laisse le gros chien frileux aboyer depuis la berge sa frustration de ne pas pouvoir les faire s'envoler devant lui. Son maître a la laisse autour du cou et continue sa promenade les mains dans les poches de sa veste sans s'occuper de lui. Il ne m'a pas salué. La distance entre nous était suffisamment grande pour n'obliger personne à faire politesse. Eux ont l'air d'avoir déjà joué cette scène des centaines de fois. L'homme regarde ses chaussures, il avance dans sa tête, plus besoin de voir. Déjà vu. Des habitués qui doivent marcher d'un jour sur l'autre dans les traces de la veille. Dans leur petit monde, je suis un intrus. Mais seulement de passage avec ma camionnette, alors tout va bien, demain tout sera redevenu comme avant, pas besoin de s'inquiéter. Mais aujourd'hui, j'en profite moi aussi, de leur petit coin.

Arrivé hier soir, il faisait déjà nuit, horaires du ferry oblige. J'ai choisi cet endroit sur la carte pendant la traversée Ullapool-Stornoway. Une route en cul-de-sac, bord de mer, et sur place, bonne surprise, un petit bâtiment avec des toilettes et un robinet d'eau potable. Grand luxe pour un voyageur. La carte ne m'a pas trompé, l'endroit est tranquille, surtout en cette saison. Rien que pour moi les lumières fabuleuses de la naissance du jour se faufilent entre les nuages pour illuminer la surface de l'eau qui frissonne sous la risée, les herbes qui vous saluent de leurs têtes agitées par le vent, les oiseaux qui passent et les canards qui s'arrêtent. Le spectacle avait commencé en noir et blanc, juste des formes, des masses, des contours. Ensuite quelques reflets dans la lumière rasante et maintenant, les couleurs. Le jour. À part ce promeneur et son chien, je ne verrai personne, il faut dire que la route qui passe un peu plus haut ne mène qu'au « bridge to nowhere ». Fin de la route un peu après le pont. Bout du monde ? De passage, on n'a pas toujours toutes les clés. Reste le rêve et cette baie. Je prends une photo pour m'en souvenir. Plus une note en image qu'une photo. Rien de spectaculaire. Composition classique, lumière sympa mais pas exceptionnelle, pas d'harmonie particulière, pas de personnage remarquable, pas d'animal emblématique ou endémique. Une image pour moi, valeur sentimentale, pour me rappeler ce jour, ce sentiment

Quinze

d'être à un bout du monde, libre d'y être, libre de profiter du moment, de l'endroit. Sans que vienne gratter à la porte ni le passé ni l'avenir.

VIGNETTES DE DISTILLERIE

Plus de batterie, oublié de charger, notes par ma main, photos par écrit, Polaroids en mots.

Dédicace : à M. Avec des bisex croustillantes.

...la route est étroite. très étroite. ça tourne beaucoup. un virage sur deux on voit la mer et l'île d'en face avec ses collines jumelles qui vous font voir double même sans avoir bu. pensées pour Orwell, 1984. il est encore tôt. la lumière est encore douce. elle suggère le relief sans l'écraser de son poing autoritaire du milieu du jour. les loutres brunes se reposent dans les algues brunes. les vaguelettes jouent avec les cailloux de la plage en bruit de fond....

...une grande enseigne noire. le nom écrit en rouge foncé avec un ombrage blanc. la lumière vient de la gauche. de la mer. en dessous écrit en blanc avec des lettres bâtons sans aucun effet. distillery. au-dessus dans un rond orange un vieux marin regarde au loin. barbe et foulard au vent. il tient d'une main une vieille barre à roue. son autre main en paravent pour voir plus loin au loin...

...une longue pyramide de barriques à l'entrée. des vides. les fonds sont peints en blanc ou en bleu ou en vert avec des nombres ou des chiffres ou de signes pour les différencier. codes secrets. elles sont empilées sur trois étages. couchées sur le côté rond avec des cales pour le premier rang. le vent les contourne. la pluie colore en plus foncé le bois de celles de l'extérieur de cette colline. de l'autre côté de l'allée les barriques sont alignées en une longue file. elle sont verticales et pas régulièrement espacées. c'est sûrement temporaire...

...une grande allée entre deux rangées de bâtiments. un vieux tracteur rouge et rouillé à l'entrée avec une remorque longue et large mais pas haute. bâtiments modernes à gauche. peinture blanche et fraîche. grandes fenêtres. un seul étage. bâtiments anciens à droite. enduit gris et sale. entourages de fenêtres blancs et sales. pas beaucoup de fenêtres pour la longueur des murs. deux ou trois étages. des portes à intervalles réguliers. beaucoup de bâtiments. accolés...

...à droite entrée dans une cour en passant sous un haut fronton en pierres et non en briques arrondi avec toutes les lettres du nom de la distillerie en noir. en face de ce fronton un quai qui s'avance dans la mer avec des bites d'amarrage peintes en rouge pour bien rappeler le temps du transport maritime. peut-être aussi pour les voir dans la brume et sous la pluie...

...dans la cour on a à gauche les entrepôts avec grandes portes cochères et à droite un escalier aux marches usées par les passages. rambarde en fer forgé avec deux montants verticaux par marche. en haut une porte à la peinture noire qui s'écaille avec la moitié du haut vitrée. sur la porte des lettres dorées vieilles indique la destination pour un voyage dans le temps plus que dans les bureaux. au-dessus de la porte un linteau vitré en demi-cercle avec boiseries en rayons pour inviter la lumière. Sur le mur en bas de l'escalier une cloche de bronze. un reste de peinture rouge pompier...

...grande porte cochère en bois peinte en noir ouverte en face des bureaux. les tonneaux sont soigneusement empilés sur deux étages seulement et chaque étage est séparé du suivant par de solides bastaings en bois clair. le plafond est bas et soutenu par des poteaux en fer forgé ouvragé. murs blanc et très propre. c'est là que le whisky se construit. c'est la partie de la distillerie la plus silencieuse. presque un silence d'église...

... dans le bâtiment du fond il y a plus de bruit. l'eau de vie n'est pas encore du whisky. Le whisky se fait en silence. faire l'eau de vie est plus bruyant. pour l'eau de vie il faut moudre le malt. faire fermenter le malt mélangé avec l'eau de la source d'à côté. distiller ce qui sort des cuves de fermentation. récupérer ce qui sort des alambics après avoir retiré la tête et la queue qu'on ne consomme pas plus dans le whisky que dans les poissons. mettre dans des tonneaux. attendre. goûter. attendre encore. éventuellement mettre dans un autre tonneau. attendre. goûter. attendre. c'est le temps qui fait le whisky...

...la boutique qui vend des bouteilles et quelques souvenirs ressemble à une vieille bibliothèque pour volumes reliés cuir. bois sombre et vitrines profondes. tapis par terre et comptoir en bois patiné et repatiné. odeur de poussière et d'encaustique. le jeune homme derrière le comptoir est trop jeune pour avoir vu naître la plupart des bouteilles qu'il vend...

...l'eau de la source est de la couleur des alambics. le whisky est de la couleur de l'eau de la source. les alambics sont de la couleur du whisky. le whisky est de la couleur des alambics. pour la poule et pour l'œuf je ne sais pas qui était là le premier. ni ici qui a pris la couleur de l'autre...

LE BLOG DE BLAISE, 14 AVRIL, SOUND OF ISLAY

C'est un petit ferry. On peut voir des deux côtés en même temps. Au milieu un escalier monte vers un endroit sombre et interdit au public. Le sol est en lino imitation bois, usé aux endroits de passage, sous les tables et les sièges tous vissés sur de lourdes plaques métalliques elles-mêmes fixées à travers ce faux bois. Derrière l'escalier, le comptoir de la cafeteria, bacs en inox protégés par une plaque de plexi arrondie vers le haut. Par endroits, elle reflète la lumière des néons du plafond. Œufs au plat, œufs brouillés, un peu secs d'après leur surface mat, haricots, champignons, demi-tomates plus roses que rouges, bacon bien grillé, saucisses elles aussi un peu sèches et comme on est dans les Hébrides « Black pudding », grosses tranches de ce qu'on peut traduire approximativement par boudin grillé, de chez MacLeod of Stornoway précise fièrement la petite pancarte blanche posée devant le bac rempli des épaisses portions noires. Dans le mur à l'arrière, un trou hygiéniquement souligné d'inox pour faire passer les plats à réchauffer, voire à cuire. Mais le matin, c'est breakfast ou rien. À côté, deux bacs avec de grandes tranches de pain de mie, un grille-pain format industriel et une cuisinière solide avec son tablier à frou-frous, sa charlotte

d'uniforme sur ses cheveux châtain à bouclettes synthétiques et son ennui, son usure qui lui abrase le sourire professionnel et automatique. Elle attend qu'on lui dise ce qu'on veut comme pain pour les toasts, complet ou blanc ? « brühn or ouit ? » avant d'annoncer le prix à payer et d'ouvrir le tiroir-caisse dans un bruit trainant de ressort en route pour la retraite. À côté d'elle un morceau de comptoir pivotant donne accès à son royaume et derrière, à la cuisine, par une porte qui nous surveille d'un œil rond. Vitrine réfrigérée pour les non-buveurs de café et des tables pour poser son plateau avant de se glisser sur une des quatre chaises en plastique vissées au sol, tout comme la table, comme tout le mobilier. Ici rien de mobile, tout est fixé, vissé aux parois ou au sol. Les deux pieds de la table sont des poteaux métalliques soudés sur des plaques carrées fixées au sol et le plateau blanc est entouré d'un rebord en bois pour retenir tout ce qui pourrait glisser et tomber en cas de mouvement trop brusque ou trop important du bateau. Tout est prévu, et on imagine aisément une mer moins docile que celle d'aujourd'hui avec les assiettes et les plateaux qui vont d'un côté à l'autre des très rares tables occupées. À chaque arrêt des plateaux de chaque côté de la table, un « poc », et entre les deux un glissement dont le son plus ou moins grave donne une indication sur la hauteur et l'amplitude des vagues. Dans les coins, les baguettes verticales sont coupées pour permettre de nettoyer correctement les surfaces, d'en récupérer toutes les miettes et autres restes de repas tombés hors des plateaux. Souvenirs, sourires intérieurs de repas mouvementés, voire acrobatiques de ta vie d'avant.

Les tables du milieu de la pièce ont quatre places, mais sur les côtés vitrés elles n'en ont que deux, collées à la cloison, ce qui permet d'économiser une baguette en bois sur les quatre nécessaires pour les tables dont tous les côtés sont accessibles. Les fenêtres ne s'ouvrent pas. Carreaux épais sertis dans du métal maintes et maintes fois repeint en blanc. L'empilement des couches de peinture donne une texture unique à l'encadrement des fenêtres arrondi dans les coins pour laisser le moins d'opportunités possible à la rouille pour s'installer, se développer et grignoter le bateau. La vitre est épaisse. Le verre

lui-même est épais, mais la couche de sel à l'extérieur, poisseuse et translucide, est, elle aussi suffisamment présente pour troubler la vue. En plus de l'aspect poisseux des carreaux, à certains endroits, la peinture blanche a débordé au-delà du scotch de protection, le sel a cristallisé rendant la vitre opaque et à d'autres endroits, ce sont les gouttes d'eau qui empêchent de voir clairement tous les détails. Le soleil se lève, mais doucement. Il faut bien regarder dehors, longtemps, pour pouvoir, avec les mouvements du bateau, reconstituer le paysage qui nous est donné avec des trous, des zones d'ombre à compléter pour avoir en entier les îles rases ou juste vallonnées de quelques collines qui passent doucement du gris au vert-de-gris ou au brun d'hiver avec le soleil qui se lève. L'eau est sombre, elle n'a pas encore de couleur, elle se contente de souligner d'un fin liseré blanc les cailloux qui passent près de la coque. Après les fenêtres, une cloison revient vers le centre du bateau avec un cadre en bois vissé solidement qui fait l'éloge de la compagnie, la Caledonian MacBrayne, Cal Mac pour le raccourci. Le bateau a fière allure sur l'affiche, peinture neuve, soleil couchant, lumière douce, eau calme, coque bleu sombre, nom de la compagnie écrit en blanc et en gros, blanc pour tout ce qui est au-dessus du pont sauf les cheminées rouges avec logo, lion ou dragon rouge dans un disque jaune, chapeau noir et le mât pour projecteurs, antennes et instruments, jaune lui aussi. C'est le « Hebridean Isles », même bateau dehors et dedans. Le palier qu'on voit ensuite collectionne les panneaux pour diriger les passagers : toilettes, pont voiture, staff only et autres. Cafeteria, on y est. La dernière table de quatre est occupée par quatre personnes. Des ouvriers. Jeunes et solides. Grosses chaussures, pantalons à poches avec mètre et crayon plat et rouge, pointe grossièrement dénudée au couteau. Tous le même pull bleu à capuche, mais veste personnalisée par-dessus. Épaisse, étanche, doublée en fourrure synthétique bleue ou rouge ou beige, avec capuche et poches bien remplies. Chacun sa couleur, son style, du moment qu'on peut s'y réfugier pour grappiller un peu de chaleur, plonger les mains dans les poches et caler la tête dans le col remonté ou la capuche. Sur la table d'à côté, ils ont déposé sacs à dos et vestes.

Leurs quatre plateaux sont calés par les rebords de la table. Ils sont silencieux. Leurs yeux sont vides, ils se sont vidés dans les larges poches juste en-dessous, bouffies, remplies de manque de sommeil. Et d'ennui. Chacun est dans son monde sur son téléphone portable, parfois une remarque est lancée sans véritable adresse, rattrapée par personne, juste accueillie d'un grognement pour dire la communauté. Parfois. Pour tous, c'est café, parfois gâteaux, parfois jus de fruits, mais le « full scottish breakfast », ce n'est que pour un seul d'entre eux, celui qui a posé le téléphone pour regarder l'écran tout en mangeant. Il porte à sa bouche la fourchette doucement, pour avoir le temps d'ajuster la trajectoire sans quitter sa vidéo des yeux. Pour l'œuf, c'est compliqué, mais avec les haricots, il s'en sort plutôt bien. Pas une goutte de sauce à côté, il maîtrise. Mieux que moi, assis côté fenêtre, seul sur une table de deux. Transporter un plateau chargé, de la main gauche, même calé à droite par mon moignon, est un exercice périlleux quand le bateau quitte le port. Première flaque de café. Et maintenant c'est le paysage qui m'absorbe et disperse les haricots. Passage entre deux îles, soleil levant, nuages timides qui rosissent de se voir déjà en pleine lumière. La mer, en spectateur, au chaud, devant une assiette remplie et non face à un poisson à vider, ou un filet à remonter, mes mondes se mélangent, d'hier et d'aujourd'hui. Le ferry vient de s'engager entre les deux îles. Islay d'un côté, Jura de l'autre. Il suffit de tourner la tête. Un petit phare trace ses derniers traits clairs sur les eaux sombres, régulier jusque dans ses longues pauses. Juste un bref éclat toutes les 10 secondes que je compte machinalement dans ma tête, sans même me rendre compte de ce que je fais. Réflexe. Résidu de mon ancienne vie de marin pour qui les phares, ça compte. C'est un petit phare, pas un phare du large, pour atterrir, c'est un phare entre deux îles pour baliser le passage, posé sur une falaise et entouré de murets peints en blanc, comme lui, qui se détachent, qui brillent presque dans le jour pas encore complètement levé. Encore un phare construit par les Stevenson, la famille de Robert Louis. Encore un. Les Stevenson, constructeurs de phares. Lumière rouge et blanche pour celui-là normalement, mais avec le ferry, on ne

verra que le blanc. De dix secondes en dix secondes, le petit phare passe de fenêtre en fenêtre avant de disparaître derrière la cloison. À l'opposé, de l'autre côté de la vitre, on commence à distinguer quelques bâtiments. Murs blancs, toits noirs, bateau bleu à quai, celui qui fait la liaison avec l'île d'en face, et un long quai en béton avec une passerelle qui s'abaisse pour laisser descendre les voitures du ferry. Le bateau ralenti, la dame de la cafeteria baisse son rideau grillagé accroché au plafond, les ouvriers de la table de quatre ont ramené leurs plateaux et enfilé leurs vestes, ils plaisantent, se bousculent, je ne comprends pas ce qu'ils se disent. C'est du gaélique ou tout au moins un mélange, sans oublier l'accent. On arrive. On attend que la porte s'ouvre, debout sur le palier qui mène au pont des voitures. Mouvement sec du bateau qui touche le quai. Déséquilibre, je me suis laissé surprendre.

MA CHERE JEANNE

Skye, dimanche 14 mai

Ma très chère Jeanne,

Comment vas-tu ? Et ton travail ? Terminé ce gros chantier sur l'autre versant du col ? De mon côté je suis toujours en Écosse, dans les petites îles dont je t'ai parlé dans ma dernière lettre. Et plus je les découvre, plus je m'y plais. Déjà les paysages et maintenant les gens. Il y a un moment déjà, sur une petite route d'Islay, je me suis fait un ami. Jim avait un pneu crevé et un bras dans le plâtre. C'était une de ces étroites routes, magnifique, et très peu fréquentée. Collines douces, petite rivière argentée, lande brûlée par le froid de l'hiver, ridée et roussie comme le visage d'un vieux montagnard. Donc même si à nous deux on avait que deux bras, je me suis dit que ce serait mieux qu'un seul pour tourner la manivelle du cric et je me suis arrêté. Se coordonner pour utiliser deux bras de deux personnes différentes n'a pas été simple. Mais entre écrous volages et roues qui prennent la fuite, on a ri, jusqu'à sympathiser. Une fois la roue de secours montée, Jim m'a invité à boire un verre pour me remercier.

Pour te résumer la soirée et les quelques rencontres

suivantes, visites de distilleries et autres échanges écrits, c'était mon jour de chance : du travail, un toit et un ami ! Il est Écossais et n'a pas trop de problèmes d'argent, ce qui lui permet de diriger un magazine sur le whisky sans vraiment se soucier de la rentabilité. Le soir de la roue, il a sorti un bon nombre de bouteilles que je ne connaissais pas, m'a appris à déguster, à rechercher les goûts et les arômes, à les nommer, à observer avant de boire, à sentir, à prendre mon temps, à noter mes impressions, mes remarques. Un cours de sommellerie sur le whisky. De son côté, lui était intéressé par mon parcours, par mon voyage depuis l'Espagne, mon idée d'utiliser le point de vue des contenants pour comprendre le whisky, mes histoires de tonneaux, fûts, bidons, flacons, barriques, futailles, bonbonnes et compagnie, ça l'intéresse et il m'a demandé d'écrire quelques articles sur mon voyage, de faire quelques photos, d'expliquer ma démarche et de raconter mes impressions de petit nouveau dans ce monde des distilleries. Ce sera des piges, mais correctement payées. Comme tu t'en doutes, j'ai tout de suite accepté ! Voilà pour le boulot. Pour le toit, c'est encore Jim. Il a une petite maison isolée au milieu de la lande sur Skye et ça le rassure de la savoir occupée, aérée, chauffée et entretenue. Donc on s'est mis d'accord pour que je fasse le gardien quand il n'y est pas, et quand il veut venir, j'ai toujours mon camion qui m'attend. Dans un premier temps on a signé un contrat pour trois mois. Proposition de rêve... Et en plus, c'est lui qui me dit merci !

Pour te décrire un peu l'endroit, je vais te raconter la petite balade que j'ai faite hier soir. La maison en elle-même est écossaisement classique : murs blancs, toit noir. Rectangulaire. Porte au milieu de la façade et une fenêtre de chaque côté, dans le style « deux yeux et un nez », mais sans le sourire. Elle est toute en austère simplicité. Juste ça, ce serait la maison traditionnelle d'ici. Mais celle-ci a en plus des fenêtres en chiens assis sur le toit. Deux petites sur les côtés et une grande au milieu. Pour la lumière, c'est clairement mieux en haut. Et puis, pour en finir avec la maison, il y a ces pignons blancs de chaque côté qui te déposent en Écosse sur une carte du monde, plus sûrement que

n'importe quel système satellite.

Jusqu'à hier, je m'étais contenté de m'installer sans trop déranger et de regarder le paysage depuis la fenêtre. Aucune autre habitation aux alentours, pas de route goudronnée, aucune construction, rien d'humain. Je suis le seul de mon espèce jusqu'à ce que se perde ma vue. Et tu sais que ça n'est pas pour me déplaire ! Hier je suis allé me balader. Pour changer de perspective, pour voir la maison de loin, perdue dans le paysage. Marcher ici n'est pas simple. Les midges, ces horribles petits moustiques teigneux ne sont pas encore là, mais le sol est gorgé d'eau, façon éponge surnoise : en surface, ça semble végétal... Pourtant à chaque pas, la tourbe tente de te retenir par les bottes avec un long soupir quand tu soulèves le pied, elle essaye de te garder, de t'attacher encore davantage à cette terre qui n'en est pas vraiment une. En plus, je suis parti un peu tard, puisque je voulais profiter des jolies lumières du soir. Il faisait frais, un peu de vent mais pas trop, fouler les herbes faisait ressortir les odeurs : tourbe fraîche, mousses, champignons. L'endroit est une immense tourbière. Mais pas un de ces amphithéâtres sombres que les coupeurs de tourbe attaquent à la bêche et ornent de tas chevrons au sommet de leur toute nouvelle falaise. Ici, la tourbe est vivante, elle pousse, elle fleurit, elle se crée, elle se décompose, elle ne sèche jamais. Parfois une sorte de mare, un tout petit lac, une flaque tortueuse assume le côté lacustre du lieu, tout comme le petit filet d'eau argenté qui se tortille entre les buttes. Dans la lumière du soir, les herbes se penchent sur leur portrait, se regardent dans la surface qui brille de pénombre. Le soir, l'eau referme la porte de son monde en nous renvoyant le reflet du nôtre. Et hier, le soleil a décidé de mettre le feu à tout ça. Apocalypse. Jaune, encore presque blanc dans le creux de la colline, il profitait de cet édredon en pente douce pour y poser sa tête coiffée d'une chevelure lisse et soignée, dégradée du jaune à l'orange jusqu'au sombre plafond de nuages couleur bois de tonneau de sherry. Le côté gauche de la scène était plus tragique. Sombre, chargé, menaçant d'orage la petite montagne trop fière de son sommet pointu. Pas un bruit n'avait annoncé le spectacle. Pas de pompeux trois coups pour

le côté solennel, pas un son, pas même le chant d'un oiseau. Juste un grand calme. Le soleil descendait encore sur l'horizon, il étirait les ombres, les allongeait, allait bientôt les laisser se reposer après leur avoir fait jouer cette scène juste pour moi, dans un grave silence de dénouement. J'étais le seul spectateur. La force des couleurs pesait sur mon souffle, sur les battements de mon cœur, sur tous les muscles de mon corps. Les milliers de nuances prenaient tant de place dans mes yeux qu'elles en chassèrent des larmes. De bonheur. De beauté. De tristesse aussi de voir disparaître ces lumières sans que je puisse les retenir. Rien ne m'avait préparé à tout ça. C'était magnifique, Jeanne. C'était beau. Depuis que j'ai perdu ma main, je ne m'étais jamais senti aussi complet. J'aurais tant aimé partager ce moment avec toi. Le temps que je reprenne mes esprits, il faisait déjà bien noir, et complètement nuit une fois que je suis rentré à la maison, trempé autant par la pluie qui s'est mise à tomber peu après que par les éclaboussures de ma course dans les flaques. Mais ce moment-là, ce souvenir-là, je vais le garder précieusement. Peut-être que j'aurai la chance de revivre ça : le temps d'écrire tous les articles commandés, je vais rester encore un peu ici. D'autant plus que l'endroit est simplement tranquille et sauvage, juste merveilleux. Même en dehors des couchers de soleil. J'aimerais te présenter à ce petit coin de Terre, Jeanne. Parce que mes mots sont parfois maladroits, mais surtout parce que les mots ne suffisent pas, il manquera toujours les goûts, les odeurs, les sons, les couleurs vues par tes yeux, le vent sur ta peau, ... Dis, Jeanne, ça ne te tenterait pas un séjour en Écosse ? Je te laisse y songer ?

Et en attendant ta réponse, je charge mes pensées et ces mots de t'embrasser. Tendrement ?

Blaise

À PROPOS DE L'AUTEUR

Juliette Derimay, lit avidement et écrit timidement, tout au bout d'un petit chemin dans la montagne en Savoie. Travaille dans un labo photo de tirages d'art. Construit doucement des liens entre les images des autres et ses propres textes. Entre autres.

Site : les-enlivreurs.fr

Publications : « Voyage en Irréel », avec le photographe Nicolas Orillard-Demaire (nod-photography.com), paru en septembre 2021 chez Spot Éditions et nombreuses participations à des ouvrages collectifs.